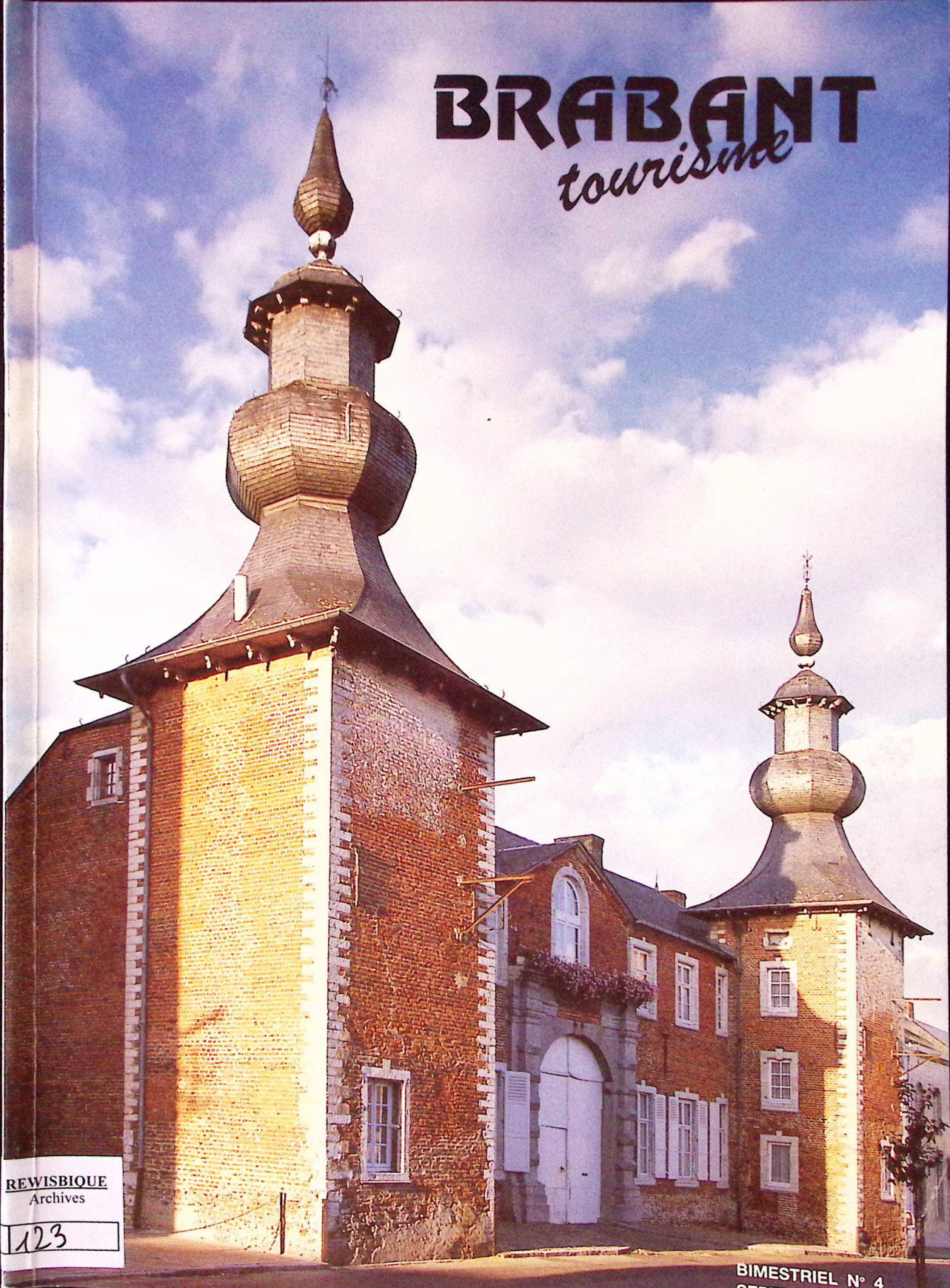


BRABANT

tourisme



REWISBIQUE
Archives

123

BIMESTRIEL N° 4

BRABANT

tourisme

SEPTEMBRE 1988

Prix de ce numéro : 100 F.

Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Francis De Hondt	2
Un charmant coin rustique... Bossut-Gottechain, par Maurice Dessart	3
Quand les grandes distinctions courent les rues, par Jean-Marie Romiée	7
« C'était le bon vieux temps », par Philippe Chavanne	15
Bruxelles explore son histoire rue de la Bourse, par Anne Micha et Marcel Van Hamme	17
Louis XI est de retour!, par Luc Pottiez	25
La Route du Roman País (10), par Yves Boyen	28
A Schaerbeek... Vandalisme au Parc Josaphat, par Nadine de Schaetzen	36
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles (5), par Gladys Guyot	38
Les expositions, par Catherine Ansiau	46
Vient de paraître, par Gilbert Menne	49
Avis et Echos, par Yves Boyen, Catherine Ansiau et Patrick Ameew	51
Les manifestations culturelles et populaires	55

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et Willy Vanhelwegen, députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Présentation :
Marc Schouppe, Nadine Truyens

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

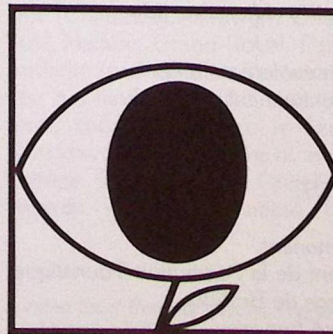
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Un charmant coin rustique... Bossut-Gottechain : F.T.B.; Quand les grandes distinctions courent les rues : photos prêtées par l'auteur; C'était le bon vieux temps : photos prêtées par l'auteur; Bruxelles explore son histoire rue de la Bourse : documents prêtés par les auteurs; Louis XI est de retour! : photos prêtées par l'auteur; La Route du Roman País : Roland Caussin; Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles : documents prêtés par l'auteur.

Au recto de notre couverture : Le château de Jauche, aujourd'hui classé, était l'ancienne demeure des seigneurs de la région depuis le XI^e siècle. De l'ancien château subsiste cette façade du XVII^e siècle en brique et pierres naturelles avec un portail en pierre bleue flanqué de deux tours carrées surmontées de clochetons bulbeux (Photo P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : Le kiosque du parc de Bruxelles (Photo P.-F. Merckx).



Le folklore, atout majeur du tourisme brabançon

Lorsque l'on parle tourisme, un volet important de ce secteur est bien sûr axé sur l'animation populaire des cités.

Le folklore a gardé dans notre province des attaches particulièrement solides.

A côté des traditions populaires toujours bien vivantes, s'est développé ces dernières années un folklore tout neuf qui, sans doute aux yeux des puristes ne mérite pas le qualificatif « traditionnel » mais n'en constitue pas moins une forme d'expression importante des traditions de nos cités.

Que serait Bruxelles, par exemple, sans la prestigieuse reconstitution historique de l'Ommegang et la très populaire plantation annuelle du Meyboom.

Nous ne pouvons que nous réjouir de la naissance de nouveaux groupes folkloriques, de la relance des cortèges camavalesques ou des cavalcades de printemps.

Combien de processions, de marches commémoratives, de feux de la Saint-Jean, de rencontres de confréries, de sorties de géants ne sont organisés à l'initiative d'animateurs locaux.

Comment ne pas applaudir les initiateurs de toutes ces fêtes déjà traditionnelles ou qui le deviendront bientôt. Petites et grandes manifestations attirent les visiteurs d'autres régions qui aiment se divertir en plein air et découvrir ainsi les racines de nos villes, de nos villages et de nos quartiers.

La Province de Brabant contribue bien sûr à cette « renaissance » du folklore. A l'initiative de son Service de Recherches Historiques et Folkloriques elle a encouragé la création et la restauration de géants. Elle édite un guide du folklore, véritable recueil de tout ce qui existe comme groupes et se tient comme festivités en cette matière sur le territoire brabançon. Elle organise cette année pour la quatrième fois la « Kermesse Brabançonne » sur la Grand-Place de Bruxelles.

Ainsi donc le folklore est-il un maillon important de la chaîne d'activités culturelles, éducatives et divertissantes que constitue le tourisme.

Tirons donc un coup de chapeau à tous ceux qui, bien souvent bénévolement investissent la plus grande partie de leurs loisirs pour que vivent et se maintiennent nos traditions folkloriques.

F. DE HONDT,

*Député permanent,
Vice-Président de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant,
Communauté française.*

Un charmant coin rustique... Bossut-Gottechain

par Maurice DESSART

La région située à proximité de la frontière linguistique, en direction de Louvain, mérite de la part du touriste en Brabant wallon mieux qu'un endroit de passage. Contrée essentiellement rustique, consacrée en majeure partie à l'agriculture, malgré une petite implantation industrielle, elle présente des aspects bien caractéristiques ruraux. Celui qui aime la vue de ces grands espaces cultivés, en larges damiers, bordés de mauves horizons crépusculaires, sera comblé. Mais là ne se bornera pas son enchantement, se trouvant en territoire de vergers, de bocages, de beaux chemins creux, son attention sera constamment sollicitée.

En ligne droite l'on se trouvera à 40 km de Bruxelles, un peu plus par l'autoroute de Wavre (sortie Grez et Archennes). Hameaux (tous intéressants à visiter) : Pécrot (Chaussée), Gauwen, Chabutz, Malaise, Grand-Royal. Particularité (un peu moins prononcée à l'heure actuelle), Pécrot serait connu pour être le lieu d'origine de bons maçons et menuisiers. Il faut dire que l'activité agricole n'a jamais utilisé la

main-d'œuvre qu'en quantité réduite, l'hiver elle trouvait à s'occuper dans les villes. Identifions un peu Bossut-Gottechain. Cette dernière commune a été rattachée à Bossut par

décret du 15 février 1811. Le grand empereur songeait déjà à la rationalisation... Nombre d'habitants en 1976 : 1.396. Depuis ce moment un certain nombre de personnes des villes



L'église Saint Remacle domine l'agglomération de Gottechain.

proches se sont créées une seconde résidence en ces endroits, attirés par leur salubrité. Discrètement implantés, ils en ont complété le charme par la construction de belles habitations. Superficie de la commune : environ 150 ha. Intéressant du point de vue topographique (voir carte au 25/1000 de l'Institut Géographique National). Situation cadastrale : section A Pérot; B Malaise; C Village; D Guertchain; E de la Chaussée; F Gottechain; G Beausart.

Qu'enseigne la toponymie pour ces lieux? Une fois n'est pas coutume et à titre de digression en documentation générale, étendons nous un peu à ce sujet. Pour Wauters (1864), celui dont l'avis fait le plus souvent autorité, BOSSUT dériverait de la forme flamande Bossuyt qui signifie Hors du Bois, toponyme assez courant en Wallonie. GOTTECHAIN serait à rapprocher de Gotteshem ou demeure de Gothon (époque franque). A. Vincent (1927) relève Bossut dès l'an 1092 et reporte à la



locution wallonne Bossière signifiant région boisée. Pour lui Gottechain (dès 1126) provient de Gottehem, terme wallon évoquant le nom de Gotho. Albert Carnoy (s.d. ± 1950) avance que Bossut serait l'équivalent du flamand Bost (près de Tirlemont), primitif collectif franc « bosk-üth », fourré, taillis, dérivé de bosch, bois. Gottechain équivaldrait au néerlandais Gottedgem ou propriété de la famille de Gothon. Maurice Bologne (1966) se reporte au latin « buxetum » qui rappelle « la buissière » ou lieu où croît le buis, étymologie qui a été fortement controversée lorsqu'on sait qu'en notre pays le buis ne se voit guère que passé la Meuse. Gottechain est pour lui Gottingahaim, maison des Gotton. Les lignes qui précèdent ne seront pas sans utilité pour le touriste qui désirera s'imprégner du passé d'un lieu, façon d'agir qui permet toujours d'apprécier mieux un endroit visité.

Toute cette région appartient au bassin de l'Escaut, particulière-

ment à celui de la Dyle et ce n'est pas l'un des moindres attraits de cette région plate que les minuscules vallées formées par les ruisseaux de Saint-Martin, le Guertchain, la Marbaise, le Lembais, le Piétrebais et le Beausart; à la bonne saison, tout y respire la calme fraîcheur verte des bocages, dans un impressionnant silence. Et l'on se prend à songer au passé. Tarlier et Wauters (1864) notent une particularité, les plus petits tumuli du Brabant wallon; ces tombes préhistoriques, dont la plupart sont rasées à l'heure actuelle, n'avaient que 1,5 m de haut et un pourtour de 5 à 6 m (approximativement).

Il est à rappeler d'ailleurs que toute cette contrée est de vieille civilisation, si l'on veut se rapporter aux trouvailles archéologiques faites à Basse-Wavre et à Corroy-le-Grand (ruines d'une villa romaine disparues par la mise en culture des terres). Une voie romaine venant de Wavre longeait Pérot, d'où le toponyme de la « Chaussée »; des poteries ont été trouvées à Gottechain. Dès le XI^e siècle existaient deux agglomérations séparées, ayant des seigneurs différents. Ceux-ci eurent souvent des différends avec le chapitre des chanoines de Nivelles, lesquelles y possédaient plusieurs fermes (dont certaines existent encore). Dans la suite on voit que les ducs de Brabant, Jean I^{er} en tête, firent souvent usage de parties de ce territoire en guise de dons vis-à-vis de leurs fidèles. A ce propos, il faut citer le château de Guertchain (près du hameau de Chabut), demeure de différentes familles, situé à l'écart, mais qui évoque bien ces temps éloignés.

La ferme du Seigneur.

On aperçoit encore les fossés, jadis remplis d'eau, qui entouraient ce manoir, et le pont qui servait à les franchir. A remarquer une tourelle de colombier, saillant façade vers le sud-est, où l'on voit une pierre armoriée avec la date 1657.

Le lieu-dit Malaise, l'antique chapelle Robert que l'on faisait remonter au XVIII^e siècle.

Bien entretenue, assez importante, une pierre encadrée dans la façade porte cette inscription :

Florival - Cette chapelle est

dédiée à l'honneur de Notre-Dame de Bon Secours par Robert Tiri l'an 1701 ». Une tradition veut que le fondateur de cette chapelle aurait miraculeusement échappé à la foudre, sous un peuplier placé à cet endroit. Le site, placé sur une légère éminence, permet une vue panoramique splendide agrémentée par une belle rangée d'arbres, de jardins et de cultures. A la bonne saison, il s'agit d'ailleurs d'une promenade recherchée par les habitants des

environs, sans en excepter les bandes joyeuses de boys-scouts, lesquels trouvent là un beau champ d'action... En réalité le touriste se trouvera là en une des régions les plus belles du Brabant wallon; une impression de calme et de détente baigne tous ces environs et il est fortement conseillé de les parcourir à pied; mille détails frapperont l'observateur, vrai touriste. Ces vastes étendues fertiles sont on ne peut plus évocatrices du roman pais et l'amateur photographe éventuel sera comblé.

Pittoresquement située, l'église Notre-Dame de l'Assomption à Bossut reconnaît saint Roch pour patron secondaire. C'est une belle construction de la fin du XVIII^e siècle. Elle est précédée d'une tour carrée que surmonte une toiture octogone trop peu élancée pour pouvoir être considérée comme flèche.

Son beau vaisseau, de style Renaissance, est disposé en forme de basilique à trois nefs. Le chœur, terminé par un mur plat, présente des angles arrondis; il est divisé en quatre travées, non compris la tour, par deux rangées de colonnes toscanes supportant des arcades en anse de panier. Le chœur et la nef principale ont une voûte en berceau, à arcs doubleaux; les collatéraux ont un plafond horizontal. Les autels sont très ornés; on y remarque, notamment, des tableaux de l'inévitable (pour nos contrées) de Crayer, dont une remarquable Naissance du Christ (4 m x 2,5 m). De nombreuses dalles tumulaires, des obits, sur marbre blanc, peuvent se voir. Ils intéresseront ceux qui développent l'héraldique bra-



L'église Notre-Dame de l'Assomption à Bossut.

bançonne. Comme en d'autres localités du Brabant wallon d'ailleurs, on demeure étonné de tant de splendeur en un endroit si rural.

De l'autre côté de la route, en direction de Nodebais, à mi-chemin, l'église de l'Immaculée Conception de Gottechain, dont il est question dès la fin du XV^e siècle.

Le bâtiment actuel, d'assez modeste apparence, date de 1847 et est dédié à saint Remacle comme patron secondaire. Les hagiographes reprennent que ce saint serait passé par la région, ce qui expliquerait également l'existence d'une chapelle à lui consacrée à Pérot. De style néo-ogival, l'église est un édifice simple, mais assez élégant, auquel on arrive par une montée assez raide; il est précédé d'une tour carrée, amortie par une flèche octogonale. A droite et à gauche de la porte d'entrée la

façade est percée d'une fenêtre correspondant au collatéral. Au-dessus est pratiquée une niche et, plus haut, une grande baie à abat-son. L'intérieur forme une basilique à trois nefs, avec abside à trois pans; les murs latéraux du chœur se prolongent vers le bas, de manière à encadrer d'une sorte de chapelle les autels secondaires. Le vaisseau est couvert de voûtes d'arête à arcs doubleaux; la grande nef et le chœur ont des nervures croisées. On compte trois travées outre celles des bas-autels et de la tour. A remarquer un magnifique mobilier, bien en harmonie avec l'ensemble. Le maître-autel, la chaire, le jubé, les boiseries du chœur, les portes, sont en chêne sculpté de style néo-ogival; particularité relativement rare à rencontrer. D'autres pièces seraient également à citer dont, notamment, un bel ostensor en cuivre doré, avec trois

statuettes d'argent, représentant Marie Immaculée, la Foi et l'Espérance (le tout, ciselé à Anvers en 1859).

Pour ceux qui pousseront jusque Pérot, disons qu'ils ne seront pas déçus par une visite à la chapelle-église, dont question plus haut, datant de 1853, de style composite. Au sommet d'une rampe rapide, elle est précédée d'une tour carrée, surmontée d'une pyramide tronquée, qu'amortit un prisme rectangulaire à toit écrasé.

Comme le lecteur peut s'en rendre compte par ce qui précède, une visite à Bossut-Gottechain, outre une belle nature, constitue un beau champ d'investigation en des domaines divers. L'architecture rurale même est remarquablement représentée, en direction de Hamme-Mille, par les fermes de Grand et Petit Royal (nom qui rappelle d'anciennes familles possédantes) et, en direction de Beauvechain, la magnifique ferme de Beusart composée de robustes constructions du XVIII^e siècle avec chapelle du XVII^e qui abrite de jolies statues gothiques des XV^e et XVI^e siècles.

En réalité, se promener par là est se donner la faculté d'avoir une idée générale sur ce qu'est le Brabant wallon à l'état naturel, si cette expression peut ici être employée. Situation devenue assez rare, quelques beaux vergers, à la belle saison, paraissent enfouir cet ensemble en un magnifique blanc bouquet, pour le plus grand plaisir des yeux.

Le ferme de Beusart.

Quand les grandes distinctions courent les rues

par Jean-Marie ROMIÉE

Place au soleil

Vous y trouvez la voie du Car d'Or mais ce n'est pas Mons. La rue Haute et celle de Rouge-Boître mais ce n'est pas l'agglomération de Bruxelles. Le clos Tchanchès mais ce n'est pas Pépère. Le chemin de Gilly mais ce n'est pas la région caroloréennne. La place du Bia Bouquet mais nous ne sommes pas à Namur.

Quelle est donc la ville qui réunit ainsi ces localités sans être aucune d'entre elles?

C'est bien, la seule qui ait été créée en Wallonie après Charleroi (1666) : Louvain-la-Neuve après la scission définitive, au début des années 70, avec celle que des esprits amers baptisèrent alors Louvain-la-Veuve.

Le jour où les initiateurs de l'agglomération nouvelle entendirent, horrifiés, des ingénieurs des Rhantiens parlant entre eux de la « rue du rat crevé » pour désigner une des artères qu'ils venaient de tracer, ils constatèrent, comme vous sans doute, qu'il devenait urgent de trouver des noms pour toutes les voies qui allaient naître.

D'abord, poussés par l'optimisme des années d'or, ils virent l'avenir urbain s'ouvrant sur des horizons quasi planétaires : « les Nations » comme « les Amériques » occupaient dans leurs

pensées des emplacements qui n'étaient même pas forcément les plus vastes. La place du Levant faisait partie de ces débuts en cinémascope. Elle désignait surtout alors l'Orient. L'ambassadeur du Liban fut d'ailleurs convié à l'inauguration. Une belle fête. Avec, en l'honneur du diplomate et de son pays, la plantation d'une centaine de petits cèdres du Liban. Peu de temps après, les plants avaient disparu. Depuis lors un Maigret local soupçonne certains des habitants de la région d'avoir amélioré leurs jardins à bon compte. Il espère qu'en patrouillant dans les environs de Louvain-la-Neuve dans une cinquantaine d'années, quand les cèdres commenceront à prendre une

imposante ampleur, il pourra pincer les coupables. Du calme! Pas de panique dans les villas : il y aura prescription. De toute manière, le Levant, lui, subsiste mais l'exotisme libanais a cédé la place en question au soleil quotidien depuis qu'une place du Couchant est envisagée à l'ouest de la ville. Restrictions obligent.

Deux malchanceux : le Cardinal Mercier et Marie Doudouye

Notez que, même modeste, une appellation, à peine née, est tenue d'effectuer pour vivre un ardu parcours d'obstacles. Elle doit d'abord sourire à un sévère aréopage des Messieurs savants de la Commission de Toponymie créée à l'Université et au



La place du Levant.

La place Cardinal Mercier, non sans slogan!

sein de laquelle est assis un représentant de la Commune d'Ottignies dont Louvain-la-Neuve dépend administrativement. La pauvre tente de séduire également les membres du Conseil d'administration de l'U.C.L., les Conseillers communaux d'Ottignies et les délégués de diverses autres instances dont ceux de la Commission Royale de Toponymie. Heureusement, ces personnes disent rarement « non ».

On note pourtant qu'une malheureuse, Marie Doudouye, pourtant bien encouragée par la Commission de l'U.C.L., n'a pu passer sa vie en joyeuse et estudiantine compagnie dans un clos que l'Université voulait lui réserver. Ottignies avait déjà retenu la Marie pour une de ses artères. Il faut ajouter que cette dame, protectrice de la pomme de terre au XIX^e siècle, n'existe que dans une chanson destinée à encourager les arracheurs de patates dans les champs de la région.

De plus, il peut être avec l'autorité quelque accommodement. Ainsi, l'Institut de Philosophie fut



logé à l'honorable mais, en l'occurrence, équivoque enseigne de la « place du Cardinal Mercier », c'est-à-dire exactement à la même adresse... qu'à « Leuven », ce qui risquait d'entraîner pas mal de confusions. Comme il était difficile de changer le nom de la place, on choisit comme adresse postale l'autre accès de l'Institut situé, heureux hasard, place Blaise Pascal.

En wallon du Portugal

Comment la Commission a-t-elle opéré une sélection parmi

les nombreux noms propres ou communs qu'elle avait à sa disposition, en français ou en wallon, pour les 300 voies que les urbanistes lui ont indiquées?

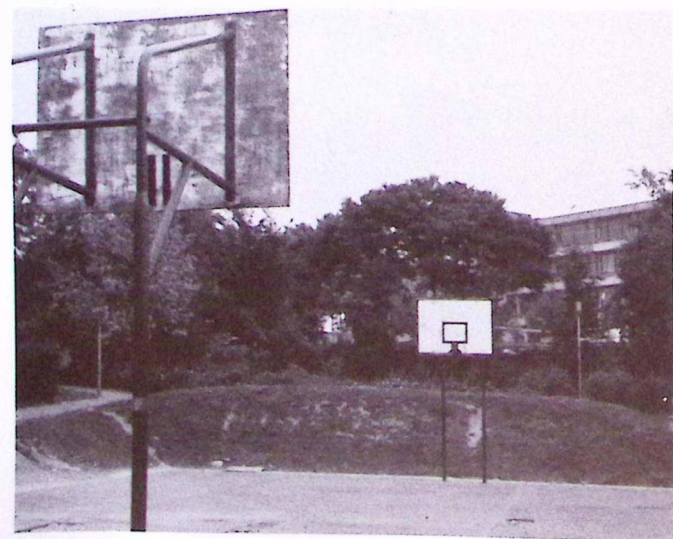
Selon des critères qui relèvent sans doute du bon sens.

Priorité a été donnée aux toponymes existants.

Ainsi, les cinq quartiers de Louvain-la-Neuve, en dehors du Centre urbain, ont emprunté leurs noms à des lieux-dits : si « La Baraque » ou « Les Bruyères » ne demandent guère d'explications, le « Biéreau », proche parent de Bierwart, est l'endroit d'où les gens peuvent embrasser un large panorama : c'est le « Beau Regard ». Et Lauzelle, dont une ferme, encore exploitée, en partie par l'Université, porte le nom, désignerait une « pointe », une enclave dans le territoire de Wavre. Seule, l'« Hocaille » garde son mystère pour tous.

Parmi les noms locaux ainsi conservés, certains sont clairs (Longchamp); d'autres sont empruntés à un vocabulaire ancien (Batty : terrain vague en pente; pachis : pâturage). Enfin, une dernière catégorie nous permet

Place des Paniers, sans panier.



de rêver à des inconnu(e)s. Qui est ce « Géradine » (transformé en Géraldine dans l'index des rues) possédant un « Cortil » (terre de culture, jardin)? Le « Laid Inna » (était-il vraiment affiné?) serait sans doute surpris d'apprendre qu'une rue lui est dédiée dans le Parc scientifique. Des « Annettes » (rue des), sait seulement qu'elles ont un rapport avec l'élevage des porcs. Pas d'énigme pour « la Laise » (rue de) : c'est le nom d'un ruisseau qui a pratiquement disparu du site. Enfin le « Paro » remémore sans doute, même en différents paysages wallons, un endroit (idéal) pour

les chevaux plutôt que pour les meilleurs chrétiens. Du moins la situation de cette rue permet-elle de le croire puisque la voie s'insère entre un « longchamp » et de légendaires « Blancs chevaux » dont un va revenir piaffer dans quelques lignes. Méfiez-vous!

A ces appellations traditionnelles, peut sans doute être rattaché le cas particulier de la rue Emile Goës. Ce patronyme est orné d'un tréma : il ne doit rien à la Flandre. C'est plutôt le Portugal qui s'introduit ici subrepticement dans les toponymes wallons. Ce nom, d'origine portugaise, était porté par un des propriétaires de

la ferme du Biéreau qui fut aussi bourgmestre d'Ottignies.

Du Pont aux Anes à la Place sans Panier

Deuxième élément du choix de la Commission : des mots désignant la configuration (avec de ma part, un bon point pour la sinueuse Serpentine), la fonction, la direction ou la situation de la voie à baptiser.

Toutefois, il faut se méfier de certains pièges. Par exemple, l'avenue du Jardin Botanique ne conduit qu'aux... serres universitaires. Et la place Polyvalente est comme la grenouille de la fable : elle ne donne accès qu'à une école, à un centre de renseignements et une aire de stationnement.

Si, par leur côté solidement pratique, la rue de l'Autobus ou le chemin de la Chaufferie manquent un peu d'envolée poétique, certaines trouvailles méritent quelques étoiles.

Ainsi, la future Clé des Champs sera à la limite de la ville. « Florival » ressuscite une ancienne abbaye de la région : un imaginaire a eu l'idée de s'en servir pour créer, à deux pas, « Floribois ». La rue de la Lanterne Magique mène, malgré son côté « retour arrière », vers des salles de cinéma modernes.

Le Pont-aux-Anes mérite sûrement le nom que de joyeux potaches – ou leurs maîtres – ont donné à la démonstration du théorème de Pythagore sur le carré de l'hypothénuse : il est astucieusement voisin du Centre de Calcul et coupé par un mur en béton. Mention spéciale dans ce domaine pour la ruelle Dédale, dédicacée au héros antique, inventeur à la fois du labyrinthe et de la recette pour en sortir, s'emplumer pour s'envoler, procédé qui lui réussit mieux qu'à son fils Icare.





Le chemin des sages, la bonne voie?

vouer, de l'Institut Supérieur de Philosophie mais, par contre, il permet d'accéder au domaine de l'Audio-Visuel. Serait-ce la troisième voie? Un cul-de-sac tout proche aussi du Centre Audio-visuel, aurait pu s'appeler, selon le directeur de cet institut, l'impasse des Lumières mais, jusqu'ici, cette suggestion spirituelle n'a pas été retenue.

Les grands distingués

Ceci amène à évoquer des personnalités, de dimensions diverses, qui ont obtenu ici une grande distinction, c'est-à-dire une plaque de rue. De l'université même, d'abord. Jean-Libert Hennebel a été honoré parce qu'il fut à la fois originaire de la région et recteur de l'Université (6 mois, en 1710/1711, comme c'était de règle à l'époque). Quant au professeur Georges Lemaître, il fut l'auteur de la fameuse théorie dite du grand « Bang » (origine de l'uni-



Pour tout ce qui environne les vastes installations que Louvain-la-Neuve a consacrées à l'éducation physique, les sports sont rois. On y a même esquissé un malicieux clin d'œil à des « sportifs » bien de chez nous, les Colonneux ou Colombophiles (passage des) et, dans la ville des fantaisistes « Vingt-quatre Heures cyclistes », la Petite Reine n'a pas été sacrifiée. Le passage de la Souille et le cours de la Taillette font allusion à deux jeux traditionnellement pratiqués dans certaines régions de Wallonie. Fatigués et sédentaires iront se consoler sur la place Pierre de Coubertin en se disant peut-être que l'important n'est pas de vaincre mais de ne pas participer. En dehors de ce quartier, seul, le basket-ball a droit de cité. Sur la place des Paniers qui a comporté, comme son appellation l'indiquait, les accessoires nécessaires. Mais la place est devenue « sans panier ».

Voie sans issue

Evidemment, l'Université ne pouvait manquer de rappeler ses

traditions. Ainsi, elle n'a pas pour habitude de cacher son âge (1426), ce qui nous vaut un sentier du Cinq-Cent-Cinquantième (anniversaire) et une forme d'hommage à l'ancêtre de l'étudiant, l'Escholier du Moyen Age, qui a voie à ce chapitre. « L'Ergot » (passage de) désigne moins la protubérance qui sert d'arme au combatif coq wallon qu'une revue estudiantine. Enfin, le chemin des Sages se trouve assez éloigné, il faut l'a-

vers) et un petit musée lui est d'ailleurs consacré à l'Institut d'Astronomie et de Géophysique qui porte son nom. Les grands esprits qu'on rencontre ainsi dans les rues sont souvent proches des bâtiments où leur spécialité est enseignée. Ainsi, le fabuliste Esope qui prouva que les langues étaient la meilleure et la pire des choses a droit à une traverse qui longe l'Institut des Langues Vivantes.

De même, la désignation de Rabelais, inventeur de l'insatiable Gargantua, pour une place et une rue, passages quasi obligés vers les restaurants de la ville, n'est pas innocente.

Dans ce panthéon, on reconnaît une bonne quinzaine d'hommes illustres dont certains sont un peu moins connus.

La notoriété de Jean Lenoir, inventeur du moteur à explosion, est plus affirmée que celle de Jean-Pierre Minckelers. Ce dernier, comme son patronyme ne l'indique pas, était à moitié Liégeois parce qu'il était né (en 1748) à Maastricht, ville alors placée sous la double souveraineté des Pays-Bas et de la Principauté de Liège. Professeur de physique à Louvain, il découvrit le procédé d'extraction du gaz à partir de la houille (gaz de ville) mais la Révolution l'empêcha de mettre sa découverte en pratique et le fit tomber dans des oubliettes d'où une rue le fait sortir. Adolphe Quetelet a été, en plein XIX^e siècle, un petit Léonard de Vinci : poète, mélomane, mathématicien, astronome, peintre, il fut directeur du premier observatoire de Belgique, jeta les bases de la météorologie mondiale et de la statistique ainsi que de ce qu'il appelait la « physique sociale » (c'est-à-dire la sociologie). Théodore Schwann, né et mort en Allemagne, fut le fondateur de la théorie cellulaire et décou-



vrit le ferment de la digestion, la pepsine. Il enseigna dix ans à l'Université de Louvain puis, plus longtemps, à celle de Liège, ville qui lui a consacré, de son côté, une petite rue.

Si Charlier dit Jambe-de-Bois est un héros bien connu de la Révolution belge de 1830, la mémoire du Capitaine J.M. de Vismes, tué en 1940 sur le site, lors de l'invasion allemande, mérite d'être honorée.

A quelque exception près, dont celle-ci, on notera que la coutume veut qu'une dénomination de rue ne soit attribuée qu'à une personne décédée depuis une cinquantaine d'années, comme le précise Léon Wattiez, secrétaire de la Commission de Toponymie de l'U.C.L.

Un cas plus curieux d'admission dans ce panthéon : Charles de Loupoigne. Un Bruxellois, dit aussi Cousin Charles, qui était le chef d'un groupe d'hommes adversaires de la conscription à l'époque française. Symbole de la Résistance à l'ennemi ou à l'occupant? Peut-être mais ce « Vendéen » était aussi un demi-bandit. Le voilà devenu héros à part entière.

Festival de Wallonie

En dehors de ces personnages de grand format, les appellations peuvent encore illustrer les deux aspects de l'Université : wallonne et catholique.

De là, la ronde des Wallons : des Ardennais aux Picards, en passant par le Luxembourg ou Namur et sans négliger le Perron, symbole des libertés au Pays de Liège.

La Wallonie, c'est aussi un patrimoine naturel.

En essayant d'en piéger les animaux à Louvain-la-Neuve, je n'ai ramené dans mes filets que des Grillons (pourquoi ce pluriel?) perdus dans un « cortil » et un colimaçon (pourquoi ce singulier?) en promenade sur une « tienne ». A ce maigre tableau de chasse très écologique, il faut ajouter les « Blancs Chevaux » qui, en passant dans une rue, rappellent toute une histoire. Une vingtaine d'années après les fameux combats de 1815 qui avaient fait ici des ravages parmi les combattants et leurs montures, des habitants virent galoper, la nuit venue, une splendide jument blanche qui ressemblait

furieusement à Désirée, la préférée de Napoléon. Ceux qui s'en approchaient devenaient les victimes pantelantes de ses ruades. Inutile d'ajouter que les amateurs de ce genre de sensations n'étaient pas des plus nombreux. Seul, un homme de l'endroit fut un soir assez saoul pour répondre aux attaques de la bête par le jet de sa fourche. Touchée, la jument se transforma en une jolie fille qui expliqua qu'elle avait conçu, elle, fille d'un petit cultivateur, un impossible amour pour le fils du propriétaire de l'important domaine de Lauzelle. Une sorcière lui avait alors proposé un pacte avec le diable. Grâce à cette convention, la jeune fille pourrait, chaque nuit, déguisée en jument, attirer par ses hennissements, le jeune homme qu'elle aimait et qui était fervent d'équitation.

A l'endroit où la belle avait été blessée par l'ivrogne, subsistent encore le lieu-dit « Au Blan T'chfau » et une chapelle qui porte cette dénomination. Quand on décida de transposer celle-ci dans le site de Louvain-la-Neuve, un des responsables oublia sans doute que dans le wallon d'ici, la finale « au » ne désigne nullement le pluriel. Et c'est ainsi que le singulier est devenu en français un singulier pluriel.

Pour les végétaux, la cueillette est plus abondante : 14 plantes (dont la piquante bardane). De plus, si, dans une future Section du quartier de la Baraque, on passe directement du Pépin à la Ramée, huit arbres sont représentés, parfois par des mots anciens : le Castinia est le châtaignier, le Chamoy un endroit qui ne manque pas de charmes et les Mespellers sont devenus des neffliers.

Parmi les outils, deux mentions spéciales, l'une pour la rue du

Compas qui forme un angle droit et l'autre pour le sentier du Goria, nom régional du joug à seaux.

Les métiers aussi seront représentés et les Ménagères apprécieront, pour une fois, l'hommage qui leur est réservé sous la forme d'un sentier sur plan, à défaut d'une voie plus large.

Attention! la rue Meunier est dédiée non au professionnel du moulin mais à Constantin, le sculpteur. Et, pour honorer encore cet artiste, une place a été dénommée « du Puddleur » pour rappeler la statue de cet ouvrier spécialisé dans une opération de fonderie.

Redouté, le fameux peintre des roses, n'aura qu'une rue mais Magritte a droit non seulement à une voie et à une place mais le titre d'une de ses toiles, « Réverie d'un Promeneur solitaire » a été sélectionné pour désigner le chemin qui fait le tour du Lac.

Trois autres artistes ont encore été choisis :

- Nicolas Defrêcheux, auteur de chansons wallonnes dont le célèbre « Leyz m' plorer », par un sentier;
- Franz Dewandelaer, écrivain nivellois (1909-1932), également par un sentier;
- Charles Gheude, poète du Brabant wallon (1871-1956), par un cours qui n'a que de lointains rapports avec ceux de l'Université.

Le folklore en places

Fermons le ban artistique car voici venir un grand cortège carnavalesque des rues : plusieurs localités de Wallonie y ont des représentants. Allez-vous les reconnaître au passage? Mons est doublement là. D'abord par le Car d'Or, destiné au transport de la châsse de sainte Waudru, fondatrice de la cité. On sait que, si

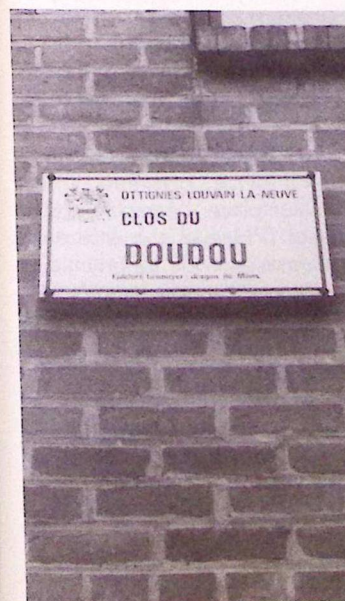
le lourd véhicule, poussé par la population, ne gravit pas d'un seul trait la rampe de la collégiale, le malheur, comme en 1914, dit-on, doit s'abattre sur la ville. Le même jour, un dragon apparaît à Mons mais il est heureusement mis hors d'état de nuire par saint Georges au cours d'un combat rythmé par l'air du « Doudou » (c'est le joli nom du monstre qui a son clos à Louvain-la-Neuve).

Namur a droit à deux groupes : Molons et Echassiers. Dans la ville mosane, on ne risque pas, comme ici de confondre les seconds avec des oiseaux car ils y sont appelés « Echasseurs ». Ceux-ci, les seuls traditionnels du pays, furent interdits au XV^e siècle mais ils ont la vie instable sans doute dans leur équilibre précaire mais aussi dure puisque, en dépit de longues éclipses, ils ont réapparu en 1951. Les Molons : faut-il redire qu'ainsi se nomment les 40 membres de la « Royale Moncrebeau » (40 comme à l'Académie française), société à la fois littéraire, philanthropique et humoristique (tout candidat doit pouvoir, pour être admis au sein du groupe, raconter un énorme mensonge)?

A cette évocation de Namur se rattache le « Bia Bouquet » car l'auteur de cette chanson, Nicolas Bosret, fut un des fondateurs de cette confrérie.

Le pays de Liège est présent aussi sous deux aspects. Par les « cramignons », ces danses populaires nées au XVI^e siècle et qui doivent leur nom au « cramillon », c'est-à-dire, en ancien français, à la crémaillère, à cause du mouvement qu'esquisse la chaîne des danseurs et en rappelant la forme. Et grâce à Tchantchès, ce personnage du théâtre des Marionnettes, qui, malgré l'origine étrangère de ce dernier,

incarne si bien l'esprit liégeois dans toute sa complexité qu'un professeur d'université (de Gand) lui a consacré jadis une étude de plus de cent pages. Autre localité doublement honorée, peut-être parce qu'elle est située aux marches de la latinité, Malmédy. Avec sa terrible Haguète (et non « Haguette », Messieurs), ce personnage armé, lors du Cwarmé (Carnaval) de son affreux « Happe-chair » qui, en pinçant la cheville de sa victime, contraint celle-ci à demander pardon. Et avec « La Nuit de Mai » (Li Nut di Maye), mélodie écrite par Olivier Lebierre et qui célèbre une calme et belle nuit printanière, traditionnellement interprétée dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai par des chorales à la demande des garçons qui veulent offrir une aubade à celles qu'ils disent aimer. L'« Argayon », de Nivelles, aujourd'hui marié et père de famille (il a eu un fils, Lolo, avec l'Argayonne) serait le plus ancien géant de Wallonie (1457 : qui dit mieux?).



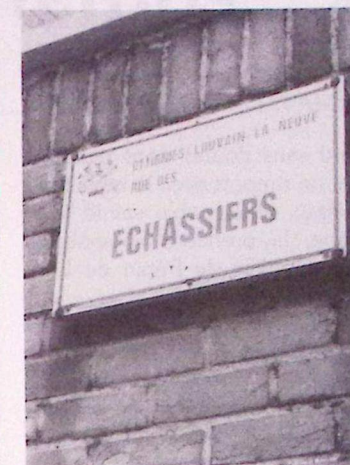
Les « Blancs Moussis » sont-ils nés en 1508, année où l'abbé de Stavelot a interdit aux moines de participer aux festivités de la laetare? Les habitants se vengèrent en se déguisant en moines de fantaisie pour participer à la fête. Venus de Fosses, les « Chinels » sont les véritables descendants, même par leur nom, mais aussi par leur costume, du Polichinelle du théâtre italien.

Après les Gilles (de Binche et que vous connaissez), « Gouyasse » n'est autre que le géant Goliath du Pays d'Ath, sûrement né en 1480 alors que, dans la « ducace » de cette ville, le « cheval Bayard » a été créé un peu avant (1462). Mais ce fabuleux animal sillonne toute la Wallonie, des Ardennes à Dinant en passant par Aigremont et la vallée de l'Amblève et s'il aime sauter par-dessus la Meuse, il se moque évidemment de la frontière linguistique puisqu'on le rencontre aussi bien à Termonde qu'à Malines.

Les « Trimousettes »? Les Fillettes qui font la quête en mai dans la Province de Luxembourg.

Pour fermer la marche, Jean Lariguet, le seul Borain représenté. Ce personnage de chanson, marchand de chiffons, d'os et de peaux de lapin, fut surtout connu par les présents bizarres qu'il apporta quand il maria sa fille avec un marchand d'aiguilles sans chas...

Familier dans plusieurs régions de Wallonie, le cheval Godin (ou Godet), vaguement sacré bien qu'il ne soit que carton, n'a que deux pattes qui ressemblent curieusement à des jambes : le cavalier qui le monte (comme le Chinchin du Lumeçon, par exemple) lui prête, en effet, les siennes pour lui permettre de parader, parfois dans les processions. Mais sa ruelle est difficile à trouver sans guide expérimenté.



La « Macrale » qui, un jour, aura un « saut » à Louvain est le nom wallon de ces sorcières dont notre Communauté fit une grande consommation dans le passé. Vielsalm, notamment, en a fait un personnage du folklore à cause d'une légende impliquant une de ces dames spécialisée dans la cueillette des myrtilles et éliminant toute concurrence dans cette activité en changeant les enfants qui l'ennuyaient en pierres ou en buissons.

Les voies du salut

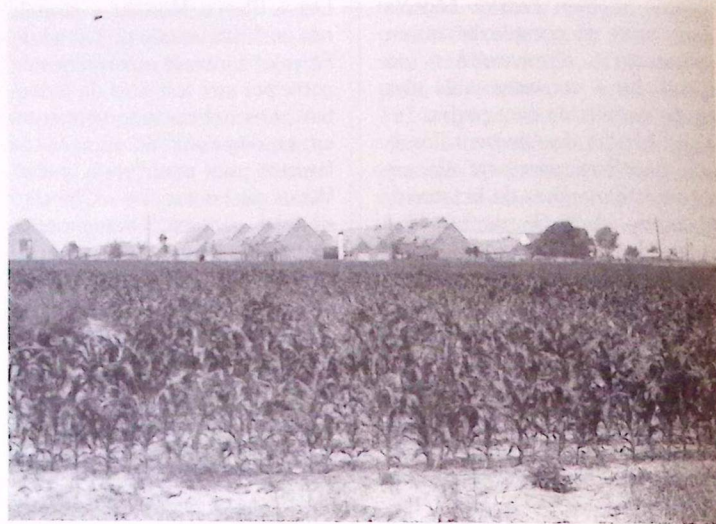
Redevenons plus sérieux pour les représentants de la chrétienté. Les Templiers d'abord : ces religieux avaient des couvents dans les environs. Ils forment sans doute une haie d'honneur pour quelques saints honorés en Wallonie et à Louvain-la-Neuve : sainte Barbe qui est, entre autres, patronne des Ingénieurs qu'elle a remplacés dans la dénomination primitivement prévue d'une place; saint Eloi, le Mérovingien, titulaire de seize paroisses chez nous et patron, selon les localités, de cinquante-quatre métiers différents (un re-

A trouver au-delà d'un champ de maïs.

cord sans doute) dont plusieurs ont un rapport avec le travail des métaux et la noble sainte Gertrude, la première abbesse de Nivelles, fille de Pépin de Landen.

Saint Grégoire (le Grand) n'est pas honoré comme tel mais, semble-t-il, pour sa fête, la Saint-Grégoire, qui était aussi celle des Escholiers.

Plus proches de nous, dans le temps et dans l'espace, voici Marie d'Oignies, religieuse mystique de la région qui, en ayant donné son nom à un « cours » à la française comme il en existe quelques-uns à Louvain-la-Neuve, semble du coup avoir perdu son auréole. Le cardinal Mercier qui fonda l'Institut supérieur de Philosophie à l'Université de Louvain en 1883. Mgr Cardijn, fondateur du mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. André Oleffe, enfin : dirigeant du Mouvement Ouvrier Chrétien, cet ancien étudiant de l'U.L.B. devint président du Conseil d'Administration de l'U.C.L. et



mourut Ministre des Affaires économiques.

Sont ou seront aussi présents dans le site (quartier de Lauzelle) des couvents plus ou moins célèbres : Bonne Espérance (abbaye devenue le collège de Malonne, à Namur), Neufmoustier (près de Huy), Rouge-Cloître (forêt de soignes), Trois Fontaines (dont il reste des vestiges dans le département de la Marne en France), Valduc (Hamme-Mille) et Val-Saint-Lambert (aux portes de

Liège) auront chacune une plaque au même titre qu'Orval ou Citeaux.

En somme, Louvain-la-Neuve a fait de ses voies les chapitres d'un livre d'or de la Communauté française de Belgique. Un livre d'or qui s'auréole déjà parfois d'un certain mystère : par exemple, le « Buret » qui a donné son nom à une rue est présenté comme un toponyme local mais l'historien de la contrée, M. Martin, ne le connaît pas. Il serait peut-être temps que, sur place, l'équipe du professeur D'Haenens, membre de la Commission de toponymie et si efficacement soucieux de populariser l'histoire, ajoute aux plaques officielles et peu bavardes de la Commune de courtes notices explicatives, de façon que chaque promeneur soit bien informé. Aussi bien informé que vous venez de l'être...

Merci de votre visite et bonne route.

« C'était le bon vieux temps... »

par Philippe CHAVANNE

Le moins que l'on puisse dire, en vérité, c'est que Henri Lambert est un personnage!

Son royaume?

Sa forge, entre marteau et enclume, fer et flammes. Car Henri Lambert est bel et bien forgeron. L'un des derniers – hélas! – de notre région.

Son territoire?

Son village, Jandrain. Jandrain qui, fusion des communes aidant, fait partie de l'entité de Orp-Jauche : sept anciennes communes et leurs 6.000 âmes environ qui se sont regroupées. Ça, c'est aujourd'hui.

Mais le Jandrain d'hier...

Henri Lambert se souvient pour nous...

« En 1949, commence-t-il, je travaillais pour cinq cents francs par mois! 500 francs par mois. Et pour faire des journées de 10, 12 heures. Ça, c'était normal! »

« Seulement, continue l'un de ses amis, ancien jockey, qui s'est joint à la conversation, on avait des heures mieux que maintenant. Parce que maintenant, on part à 4 heures avec un tracteur et on ne sait plus quand c'est midi. Tandis que nous autres, on commençait à 4 ou 5 heures du



Henri Lambert, l'un des derniers forgerons.



matin mais à 11 heures on était là, hein! On travaillait à 25 francs par jour, ah oui! 12 heures pour 25 francs. Et vous étiez avec une fourche dans le fumier et vous chargiez toute la journée. Bien entendu, on mangeait à midi, à quatre heures,...

Le temps de midi, justement. Henri Lambert nous raconte comment cela se passait dans les villages, « au bon vieux temps »...

« Pendant l'heure de midi, dans un village, il y avait juste une chose : on entendait les poules ou une vache. Mais, sinon, c'était le calme absolu. Absolu... On n'entendait rien du tout. Par contre, vers 11 heures, vous auriez vu passer deux ou trois personnes avec des vaches. Tout le monde rentrait chez soi. Les gens prenaient le temps pour manger. Et pour faire la sieste encore, à l'époque... Jusque 1 heure ou une heure et demie. Alors, la procession repassait... Et le soir, vers 5 ou 6 heures, c'était le même... De chez moi, je savais dire qui passait. Je reconnaissais les chevaux... Pour vous dire la mentalité des gens de maintenant et d'alors : il y a 4 ou 5 ans, je faisais les pommes de

terre avec mon fils dans le jardin de ma belle-mère, de l'autre côté de la route. Un moment donné, j'entends le pas d'un cheval. Je m'arrête et je regarde arriver la bête. Et le gamin, vous savez ce qu'il m'a dit? » « Parce que c'est un cheval, tu t'arrêtes et tu regardes. Et si c'était un tracteur, tu ne le regarderais même pas! » « Et c'était vrai, hein... »

Henri Lambert est forgeron. L'un des derniers réellement en activité dans notre région. Un métier en voie de disparition, donc. Mais ce n'est pas le seul... « Vous avez le métier de bourrelier, par exemple. Il y avait deux bourreliers qui venaient travailler dans la commune, deux fois par semaine... Le bourrelier venait dans le village; le fermier lui portait un « goro » à réparer. Il y avait là-dessus un bois qui reliait tout ensemble et, sur le bois, une ferrure de renforcement et d'attache.

Si le bois cassait, le fermier portait le « goro » à réparer au bourrelier qui le démontait. Il prenait les deux morceaux de bois et il les portait au maréchal, au forgeron. Et le forgeron plaçait la ferrure aux endroits qui étaient déjà prévus sur l'ancien bois. Et

quand le bourrelier revenait travailler dans le village deux ou trois jours après, il retournait à son atelier avec le travail déjà fait. Si on peut dire un atelier : généralement il avait un petit débarras de trois mètres sur trois et il travaillait là-dedans. Il remontait le « goro » et le gars venait le chercher. Un « goro », en '29, ici, c'était 300 francs. Et bien, additionnez les heures de travail et payez-les maintenant à du 5-6-7 ou 800 francs de l'heure. Il y a trois ou quatre heures de main-d'œuvre. Et actuellement, un « goro » coûte dans les 17 ou 18.000 francs. Mais le magnifique, à la foire de Libramont, il faisait 35.000 francs!...

« ...Chez nous, dans le village, continue Henri Lambert, il y avait une maison où ils avaient la radio. Et on ne disait pas encore la radio en ce temps-là; c'était la T.S.F. Et quand il y avait une nouvelle, la femme l'annonçait partout en wallon : « l' téséfé a dit... »... Il n'y avait pas de poubelle qui passait. Maintenant, je veux bien faire avec vous le tour de la route; on trouve des boîtes de conserve. Mais dans le temps : rien! Les épiluchures de pommes de terre allaient pour nourrir les cochons; on brûlait les papiers dans le feu;... Si quelqu'un qui avait connu le village il y a quarante ans de ça revenait maintenant, il ne reconnaîtrait plus rien!... Dans toutes les maisons il y avait un fumier. Dans toutes les maisons, des chèvres, des moutons, des poules,... » C'était le temps paisible du village. Le temps où l'on prenait son temps. Le temps de vivre. Le bon vieux temps...

Henri Lambert au foyer...

Bruxelles explore son histoire rue de la Bourse

par Marcel VANHAMME et
Anne MICHA

Les fouilles de la rue de la Bourse, entamées au mois de juin 1988, ont fortement attiré l'attention des passants et des médias. Ce coin animé de la ville, recèle de précieux témoignages des débuts de la future capitale de l'Europe : le castellum du XI^e siècle et le couvent des Récollets, détruit en 1796.

Le Castellum

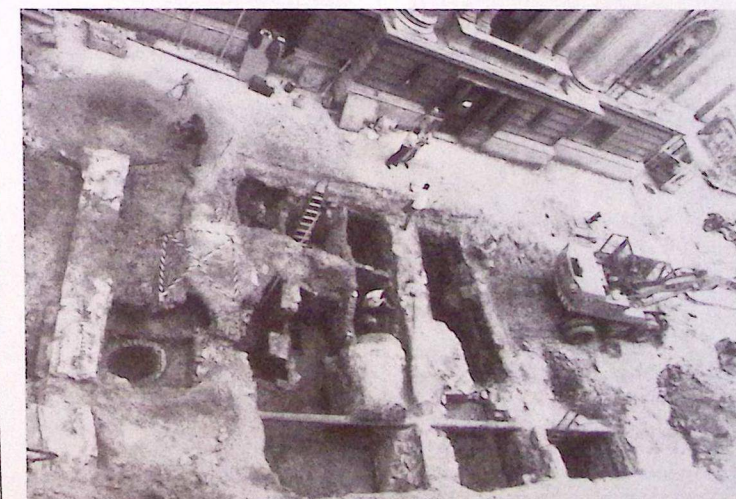
Otton I^{er} le Grand (couronné Empereur romain germanique à Rome en 962) délivra en 966 un diplôme mentionnant une donation du prêtre Regennaldus à l'abbaye de Nivelles. Dans ce document le lieu en question est appelé **Bruocsell**, « habitation dans les marais », sur la **Brania**, la Senne. Un des endroits cités est un marché qui est situé principalement sur la rive droite de la Senne (à l'emplacement au pied des escaliers de la Bourse de commerce actuelle).

Onze ans plus tard, en 977, Charles de France, brouillé avec son frère aîné, le roi Lothaire, devint duc de Basse-Lotharingie par la volonté d'Otton II (1). L'empereur lui remit le comté d'Uccle, futur comté de Bruxelles. Le duc bâtit un castrum dont il ne sera fait mention qu'au

Vue générale du chantier de fouilles de la rue de la Bourse.

XI^e siècle. Aussi, l'habitation ducal, protégée par les eaux envahissantes de la Senne, n'a jamais pu, à ce jour, être localisée avec précision. Ensuite, un castellum, établi sur la rive droite de la Senne et datant de la fin du X^e siècle, couvrait la forteresse principale (2). Cette défense

avancée consistait primitivement en une simple levée de terre, renforcée d'une palissade protégée par une ligne de fossés et par une tour. Cette protection empierrée par la suite, prit la forme d'un vaste quadrilatère englobant les rues de la Bourse, au Beurre, de la Tête-d'Or et des



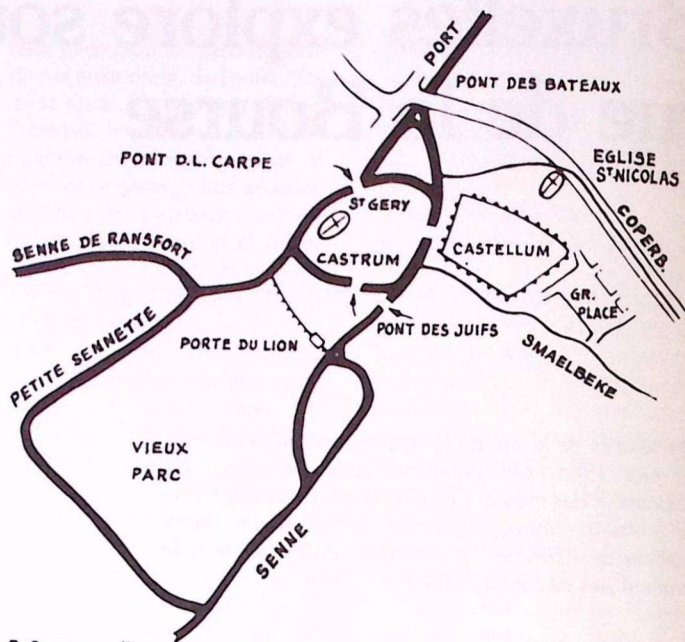
Le castrum de Bruxelles et son castellum : X-XI^e siècles.

Pierres. Les fossés asséchés de la muraille servirent d'assiette aux maisons de la rue au Beurre, édifiées à partir du XII^e siècle. Les derniers vestiges du rempart du castellum existaient encore en 1694 avant d'être fort détruits par le bombardement de 1695. En tout cas, la présence d'une importante ligne de défense est essentielle pour le développement de l'économie locale et régionale – carrefour et étape quasi obligée des routes commerciales entre Bruges et Cologne et entre le nord de la France et les Pays-Bas du nord – ainsi que pour l'accroissement démographique du lieu et sa supériorité administrative.

A-t-on découvert ce mur dans le chantier de fouilles archéologiques de la rue de la Bourse? Tout paraît le confirmer. A cette occasion, il faut rappeler que d'intéressants travaux privés d'aménagement commencés partiellement en 1943 et parachevés en 1954 dans les caves de l'immeuble portant le numéro



La tombe du duc Jean I^{er} le Victorieux dans l'église des Récollets.



R. Dons d'après P. BONENFANT

31 de la rue au Beurre ont dégagé un mur continu en grès lédié maçonné plus tardivement de briques, à hauteur du niveau primitif de l'artère. A présent, des sections identiques de ce mur ont été mises au jour à deux endroits distincts du chantier actuel. En premier lieu, le vestige placé perpendiculairement et au milieu de la façade de la Bourse, et en second lieu, celui placé parallèlement au pied de la façade des numéros 30-32 de la même rue.

Dès lors, si les travaux de laboratoire présentement en cours pouvaient confirmer la datation de ces matériaux, les hypothèses des historiens de la ville comme Guillaume Des Marez, Paul Bonenfant et Marcel Vanhamme, se verraient ainsi confirmées de manière éclatante.

Les Frères mineurs

A l'invitation de Henri I^{er}, duc de Brabant (1190-1235), les Frères

mineurs de saint François s'installèrent, parmi les premiers, à Bruxelles, en 1227 ou en 1231. Leur pauvreté et l'austérité de leur vie, leur pureté et leur dévouement dans la foi, leur dévouement aux malades (de la peste) et au peuple qu'ils instruisaient par leur prédication et l'aide qu'ils apportaient à la population lors des incendies qui ravageaient la ville, leur attirèrent la vénération des Bruxellois (3).

Au commencement du XIII^e siècle, on reprochait aux anciens Ordres d'être devenus trop riches. Aussi, saint François (1182-1226) et saint Dominique (1170-1221) voulurent-ils être vraiment pauvres; d'après leurs principes, leurs couvents ne vivaient que d'aumônes. Par sa forte personnalité de doux mystique, saint François a exercé dans l'Eglise une influence considérable à travers ses compagnons appelés Frères mineurs (1209 et 1223). Ceux-ci rayonnèrent également dans le domaine intellectuel de la scolastique qu'ils ame-

èrent à sa perfection grâce à Alexandre de Halès (+ 1245), à saint Bonaventure (1217-1274) et aux franciscains d'Oxford (4). Durant les décennies qui suivirent la mort de saint François, l'inévitable évolution redoutée par le fondateur se produisit en créant une multitude de réformes dont chacune, à son époque, a prétendu retourner à la pureté initiale du projet de François. Raconter cette histoire en détail n'est peut-être pas utile ici et serait sans doute fastidieux. Cependant, la date la plus importante est celle du 29 mai 1517 où le pape Léon X, dans sa bulle *Ite Vos*, prit acte de l'impossibilité d'établir une entente entre les conventuels, qui refusaient de renoncer à certains privilèges, et les observants qui, à cause de cela, refusaient de fusionner avec les conventuels. La fièvre réformatrice continua néanmoins d'agiter les fils de saint François si bien qu'au XVI^e siècle, apparurent les récollets.

Les récollets franciscains (de recollectio, recueillement) furent d'abord des religieux qui habitaient des couvents dits de recollection – c'est-à-dire des retraites de courte durée – pour se livrer à la contemplation plus qu'à l'apostolat et pour rechercher plus de sévérité. Le mouvement partit de l'Espagne en 1500 et, plus tard, le couvent de Rabastens, en Aquitaine, donna le branle à une vaste expansion qui s'étendit rapidement à une bonne partie de l'Europe. Henne et Wauters (5) font remarquer que ceux-ci furent précédés dans le couvent de Bruxelles, par des colétans (6), issus d'une réforme antérieure introduite à Bruxelles dès 1502 (7). Les colétans n'ayant pas tardé à suivre les errements de leurs prédécesseurs, ils furent remplacés, en 1518, par les récollets.

La seconde date importante dans l'histoire des Mineurs est celle du 4 octobre 1897, où

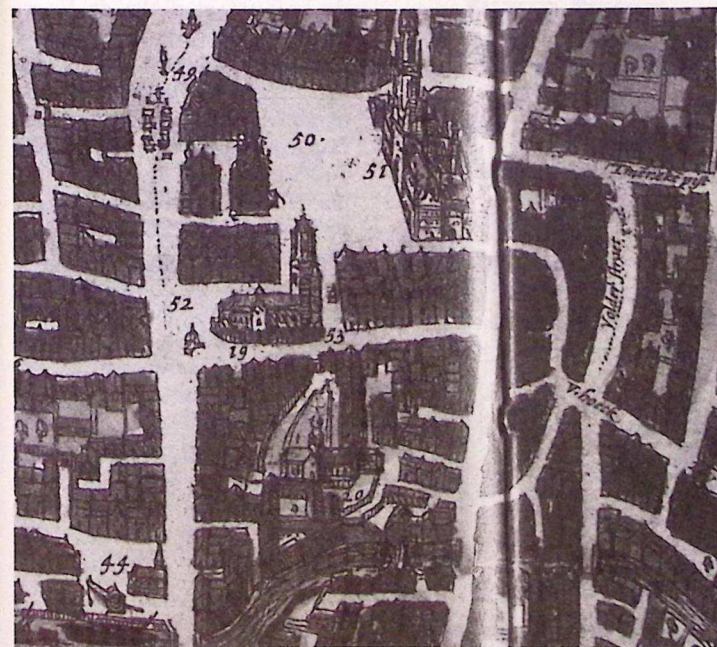
Léon XIII, dans la bulle *Felicitate Quadam*, approuvait la réunion de quatre familles religieuses (voir le tableau) sous l'appellation d'Ordre des Frères mineurs. Il y a donc, à l'heure actuelle, trois familles religieuses qui descendent de saint François d'Assise : les Frères mineurs, les Frères mineurs conventuels et les Frères mineurs capucins.

Le couvent des Frères mineurs de Bruxelles

Peu après leur installation en 1227 ou en 1231, les pères songèrent à édifier une chapelle dédiée à Notre-Dame dans l'enceinte de leur nouveau couvent. Ils se heurtèrent à l'opposition du chapitre de Sainte-Gudule qui défendit les droits de la chapelle Saint-Nicolas. Le duc de Brabant Henri II (r. 1235-1248) fut amené à prendre position dans cette controverse. Finalement, les Frères mineurs ne purent fournir une sépulture à des habitants de la paroisse de Sainte-Gudule, ni à des pèlerins, ni à de simples voyageurs, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation des chanoines (1241).

La chapelle de Notre-Dame-du-Chant-d'Oiseau (O.-L.-V.-ten-Vogelen-Sanck) était située « hors de la ville, avant qu'on eut bâti l'enceinte et alors que les murs de Bruxelles passaient à l'entrée de la rue au Beurre, près du grand Marché où, en 1628, on voyait encore une vieille maison qu'on regardait pour des portes des anciens remparts » (8).

Selon Henne et Wauters, « au milieu de quelques grands hêtres, sur lesquels de nombreux oiseaux construisaient leurs nids, il y avait un arbre auquel était

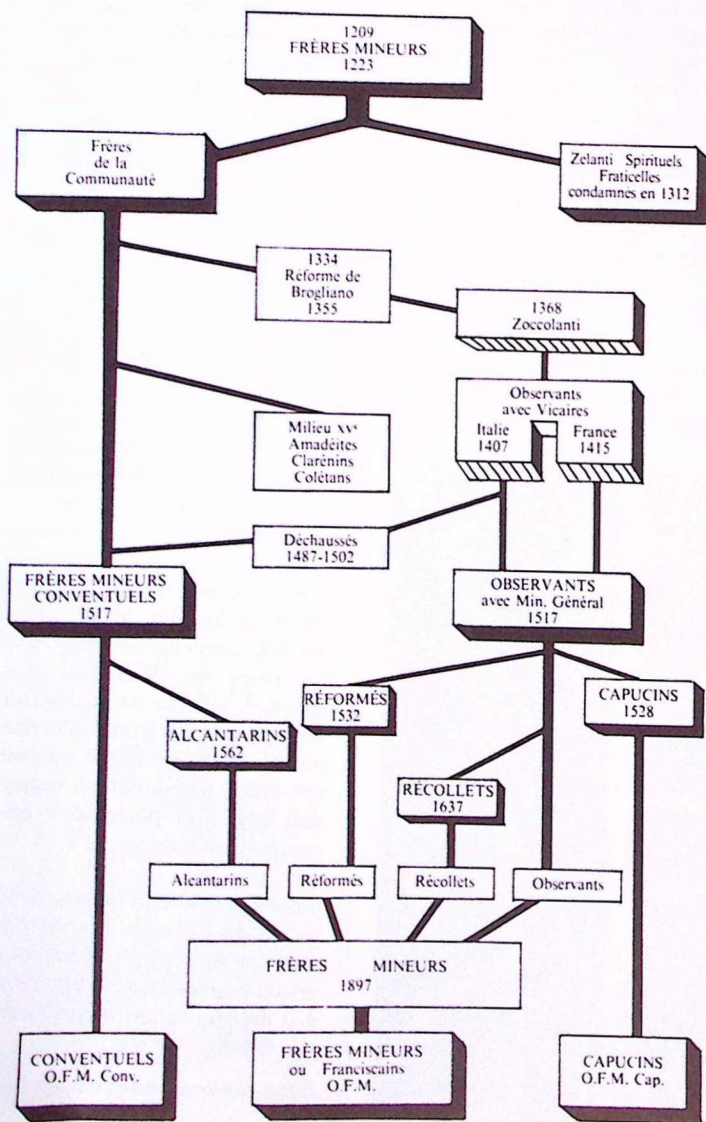


Extrait du Plan de Braun et Hogenberg (1572).

attaché une petite image de la Vierge, qui fut bientôt en grande vénération auprès des bourgeois; ils formèrent, en 1241, une confrérie sous son invocation et lui bâtirent une chapelle, à laquelle des indulgences furent accordées par plusieurs papes et en particulier par Jean XXIII, pape de Pise de 1410 à 1415, et le 10 décembre 1457 par Calixte III.

Elle avait sa sacristie particulière

et appartenait à la confrérie qui possédait à Bruxelles plusieurs maisons et cens. On y voyait suspendues, en forme de lustres, des cages renfermant des oiseaux dont le ramage produisait, avec l'orgue et le plain-chant, un effet des plus singuliers. » (9) Sa présence fut préservée tout au long de la vie du couvent et ce malgré les destructions successives.



Les tombes du couvent des Frères mineurs

Le duc de Brabant Jean I^{er} (r. 1261-1294), protecteur des Frères mineurs, succomba le 3 mai 1294 de blessures contractées au cours d'un tournoi. Un texte d'archives nous renseigne que le corps de Jean I^{er} a été déposé dans une tombe placée au pied du maître autel de l'église.

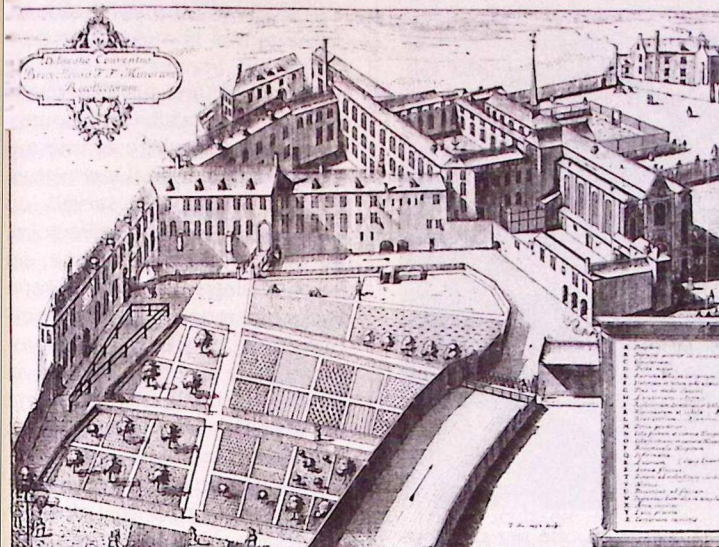
Dans une chapelle, on inhuma : Godefroid, sire d'Aerschot, frère de Jean I^{er}, tué à la bataille des Eperons d'or (1302); Marie d'Evreux, femme du duc de Brabant Jean III (r. 1312-1355), une petite-fille du roi de France Philippe le Bel, morte en 1335 et sa fille Marie, duchesse de Gueldre, décédée en 1299. (10)

Les protections ducales

Le plus célèbre d'entre eux, fut sans contestation possible, Jean I^{er} dit le Victorieux (1252-1294). Second fils de Henri III (1248-1261), duc de Brabant et comte de Louvain et d'Alix de Bourgogne, il eut quelques peines à faire reconnaître par tous ses réelles capacités de grand prince héréditaire. En effet, les Louvainistes lui préféraient son frère aîné Henri qui ne possédait guère les qualités intellectuelles, physiques et morales requises. Soutenu par les Bruxellois dans sa revendication et, une fois celle-ci obtenue à Cortenberg en 1267, il arracha à Bruxelles sa vêtue féodale pour accroître les forces économiques et territoriales de la cité.

En effet, il se dépouilla au profit de la ville d'une série de droits et de revenus propres à favoriser un essor économique et démographique sans précédent. En-

Tableau historique du mouvement franciscain.



Le couvent des Récollets dessiné en 1714 par Harrewijn.

La démolition des bâtiments du couvent commença, en 1583, par le chœur de l'église, et dans la nef, les iconoclastes placèrent trois moulins mûs par des chevaux.

Le 28 mai 1585, l'établissement retournait à l'Eglise catholique; le chœur du sanctuaire fut réédifié en 1588, la nef en 1596. L'église reçut une nouvelle façade recouverte de pierres grâce à l'intervention financière de la ville qui y plaça une statue de saint Michel. Le chœur vit son ancienne voûte de bois remplacée par une voûte de pierre.

suite, il entama des actions guerrières contre la Gueldre et le Limbourg (bataille de Worringen le 5 juin 1288) pour mettre un terme aux exactions dont étaient victimes les marchands parcourant la route entre Rhin et Meuse. Cette opération lui permit d'annexer au duché de Brabant, le comté de Limbourg.

Philippe le bon donna à l'église des orgues de haute qualité.

Les conséquences des guerres de religion

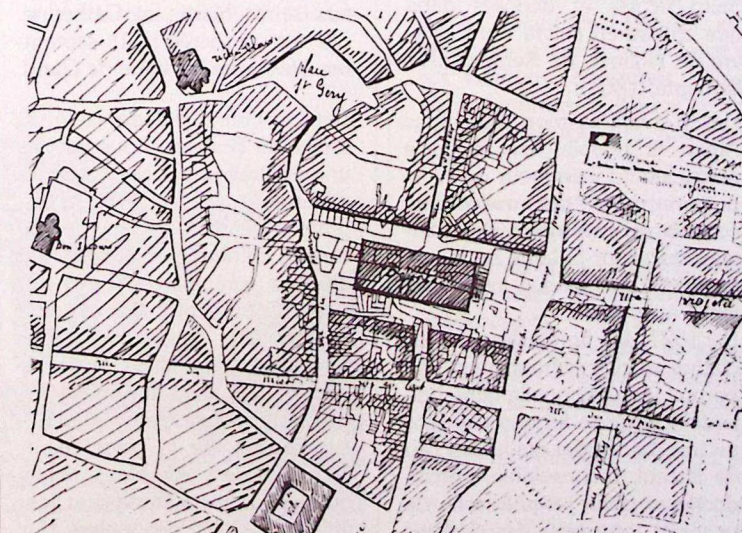
Le couvent des Récollets fut pillé par les calvinistes en 1579 : ils égorgèrent devant l'autel un religieux d'origine écossaise et installèrent leur consistoire dans le cloître. Ils saccagèrent les multiples trésors de ce lieu de culte. Ainsi, la tombe de Jean I^{er} disparut à jamais dans la tourmente.

Peut-être peut-on attribuer l'enthousiasme collectif de toute la cité à la renommée des pères en cette fin de XVI^e siècle. En effet, la sagesse de Jean Neyen d'Anvers l'engagea dans le domaine diplomatique auprès des protagonistes de la Trêve des Douze Ans (La Haye, 1621) tandis qu'André Soto, confesseur et conseiller de l'infante Isabelle exerça une forte influence sur le gouvernement des Pays-Bas.

Cette riche personnalité se complaisait également, durant ses heures de loisirs, à taquiner ERATO en langue thioise ou française pour célébrer la beauté et les qualités des dames de la cour. Il mourut dans le comté de Bar - à la suite de graves blessures de tournoi courtois - et il fut ramené à Bruxelles pour être inhumé dans l'église des Récollets, le 3 mai 1294.

Jean III permit aux Frères mineurs d'enlever annuellement 300 charges de bois, à tirer de la forêt de Soignes, moyennant une messe pour le repos de son âme. Ce privilège fut confirmé par les successeurs du duc.

Le nouveau profil du quartier de la Bourse au XIX^e siècle; projet d'aménagement par L.P. Suys.





Le 18 octobre 1618, et pendant quinze jours, on exposa aux récollets de Bruxelles les dix-neuf prêtres catholiques, massacrés à la Brielle, le 9 juillet 1572, par Guillaume de Lamarck. Parmi les martyrs figuraient un franciscain bruxellois, François Koning et dix autres récollets. La procession organisée à cette occasion attira une foule fervente, à la tête de laquelle se trouvaient les archiducs Albert et Isabelle. Les martyrs de Gorcum furent béatifiés en 1675. Leurs restes furent transférés plus tard à l'église Saint-Nicolas et déposés dans une châsse en cuivre doré, œuvre de Höllner, de Kempen (Allemagne, 1868).

Un an avant sa mort, l'archiduc Albert fit rétablir, en 1620, le mausolée du vainqueur de Worringen qui était représenté couché et enveloppé du manteau ducal sur la lame de cuivre bordée d'une longue inscription latine à sa gloire.

En 1621, les funérailles de l'archiduc se déroulèrent avec une pompe exceptionnellement brillante. Le prince fut enroulé dans un froc de récollet qui lui tint lieu de linceul. Inconsolable, l'archiduchesse porta jusqu'à la fin de sa vie la robe grise des clarisses

(11), suivie en cela par plusieurs dames de la cour.

Le siècle de malheurs

Le bombardement du centre de la ville par les bouches à feu du maréchal de Villeroy détruisit ce lieu sacré et ses archives. Dès 1697, aidés par l'administration de Bruxelles, les pères purent relever leur couvent de ses cendres. L'Electeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, gouverneur général des Pays-Bas, posa la première pierre d'une nouvelle église conventuelle, dédiée aux saints Martin et Catherine. Elle fut consacrée le 1^{er} septembre 1699, par l'évêque de Gand.

Dans le Grand théâtre sacré du duché de Brabant, nous voyons une illustration en vue cavalière d'Harrewijn (1714). Voici la disposition générale de la propriété coupée en deux par la Senne, et qui s'est agrandie au fil des siècles d'occupation. Au moment de leur plus grande expansion territoriale, les édifices se situaient approximativement à l'angle actuel de la rue Marché-aux-Poulets, de la place Saint-Nicolas et de la rue Maus, tandis que les jardins s'étendaient jusqu'à la rue des Poissonniers. Sur

Vue du marché au Beurre ou des Récollets.

l'espace occupé par les divers édifices, on voyait deux cours : une cour triangulaire et une autre de forme carrée. La construction qui les séparait servait, au rez-de-chaussée, de réfectoire, au premier étage de dortoir, au second étage de bibliothèque (qui comprenait avant le bombardement de 1695, 2.500 volumes). De l'autre côté de la Senne, se profilaient l'infirmerie et l'hospice accueillant les frères étrangers ainsi que les voyageurs. Le cimetière, contre le mur Est de l'église, était clos par un grillage. Enfin, une brasserie fut construite en 1707. En outre, deux ponts permettaient d'enjamber la Senne.

En superposant la vue cavalière de 1714 sur le site actuel du chantier des fouilles archéologiques, nous pouvons en déduire qu'une partie du cimetière se trouvant à l'est (en haut de l'illustration) a été mis au jour dans les environs immédiats où a été dégagé le mur du castellum; et que, d'autre part, le reste du chantier concerne la partie de l'église à nef unique dans son orientation vers le chœur et la galerie couverte du cloître qui est adjacent. Certains détails du terrain archéologique ne peuvent cependant trouver aucune justification sur ce document. Ils demanderont des recherches plus approfondies ou bien ils demeureront inexpliqués (13).

Fermeture du couvent et ouverture du marché au Beurre

Les ravages de la Révolution française allaient occasionner de nombreux changements dans l'aménagement urbain du quartier. En effet, le couvent disparut et de nouvelles rues furent créées (voir illustration).

Le 31 octobre 1796, l'administration française fit fermer définitivement le couvent des Récollets de Bruxelles. Les moines une fois expulsés, la plus grande partie des bâtisses furent détruites immédiatement. A la demande du nouveau propriétaire du terrain, l'administration autorisa en date du 25 floréal an VIII (1800) le transfert du marché au Beurre (14) sur l'emplacement de l'église des Récollets et d'une partie de la cour du couvent. En 1812 et en 1815, la ville de Bruxelles entoura le lieu d'une galerie et le garnit d'arbres. Selon les rapports de l'époque, le marché au Beurre ou des récollets était exposé aux intempéries et son inconfort devint proverbial, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, ou du moins jusqu'en 1869.

A la fin du XVIII^e siècle, l'industriel Middeléeer avait acheté les jardins du couvent afin d'y installer une fabrique. Jean d'Osta écrit qu'« en 1835, les héritiers de Middeléeer percèrent une rue, qu'ils bordèrent de maisons toutes semblables et ils construisirent sur la Senne, à leurs frais, un pont (sans péage), dans l'espoir que la ville prolongerait leur

rue jusqu'à la rue au Beurre, vers la Grand-Place, à travers des bâtiments vétustes (15). La rue Middeléeer en question coïncidait, à peu près, à la rue Orts. Pour bâtir leur rue les Middeléeer détruisirent la partie antérieure de la terrasse surplombait la Senne et était « soutenue par une suite de piliers ronds en pierre surmontés d'arcades en plein cintre » (16). Ce cabaret est le plus ancien de Bruxelles, s'il faut en croire la tradition rapportée par l'abbé Mann dans sa « Description de la Ville de Bruxelles (...) » de 1785. Cet établissement, avec la tête d'ours sculptée sur la façade, figure d'ailleurs au numéro huit de la série de quatorze tableaux du peintre J.-B. Van Moer (1819-1884) figurant les coins de Bruxelles entre 1872 et 1874 dans l'antichambre du bourgmestre à l'Hôtel de Ville.

Ultime aspect : le bâtiment de la Bourse de Commerce

La seconde moitié du XIX^e siècle bruxellois, fut une époque de profondes transformations urbaines, dont le principal initiateur fut le bourgmestre Jules Anspach (1863-1879). La réalisation la plus notable fut incon-

testablement le voûtement de la Senne, suivie de la création des grands boulevards centraux. L'édification d'un vaste immeuble réservé aux opérations boursières entra dans les projets de l'époque. Déjà, durant le mayorat d'André Fontainas (1860-1863), l'idée avait suscité de longues polémiques, notamment quant à l'emplacement à donner à la construction. L'énumération des diverses localisations depuis l'ancien couvent des Augustins jusqu'au site actuel importe peu ici (17). Enfin, le Conseil communal et une Commission spéciale de vingt-trois personnes en vue, approuvèrent le plan de l'architecte Léon-Pierre Suys (1823-1887) qui put commencer les travaux en 1871 et les achever en 1873. Il réalisa une vaste construction en styles néo-classique et renaissance italienne, ornée de nombreuses sculptures, œuvres des meilleurs artistes de l'époque. Le bâtiment de la Bourse prenait ainsi place dans la longue série des grands travaux qui modernisaient Bruxelles.

Durant le dernier quart du XIX^e siècle, toute une série de conditions économiques et urbaines étaient ainsi réunies pour attirer sur le site de la Bourse et ses environs, banquiers, financiers, hommes d'affaires, commerçants et touristes d'aujourd'hui.

Actuellement, les origines de Bruxelles sont au carrefour

Les grands et les petits moments de Bruxelles au berceau sont passionnants. Qu'ils soient Bruxellois ou touriste étranger, les récentes fouilles archéologiques de la rue de la Bourse, leur feront mieux comprendre la beauté et l'intérêt culturel qui se

Vue de la Bourse de Commerce construite par L.P. Suys.

BRUXELLES. — La Bourse.

L. L. Brux. n° 279



dégagent de la capitale et les rendront plus confiants dans un destin européen prospère qui se prépare à l'horizon de l'an 2.000.

Sélection bibliographique

BONENFANT Paul, Les premiers remparts de Bruxelles, in : Les Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, t.XL (1936), pp. 7-47.

DANIEL-ROPS, L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme : une ère de renouveau : la réforme catholique, Paris : Fayard, 1955, pp. 28-29.

FRANCISCAINS (Anonyme), Franciscains, la famille multiple de saint François, Paris : Cerf, 1981, pp. 48-51.

GRAIND'ORGE A., Quelques réflexions à propos d'une nouvelle bourse de commerce à Bruxelles, Bruxelles, 1863, pp. 7-8

Cité par Y. LEBLICQ.

KORTE... (Anonyme), Korte beschrijvingen van het beeld van Onze-Lieve-Vrouw-ten-Vogelensangh, Bruxelles, 1752, in-12

LEBLICQ Yvon, Politique, presse et travaux publics : les premières initiatives de la ville de Bruxelles en vue de l'assainissement de la Senne (1863-1864); in : Crédit Communal de Belgique, bulletin trimestriel, juillet 1986, pp. 3-42.

Projets de construction d'une Bourse Bruxelles au début des années 1860; in : Crédit Communal de Belgique, bulletin trimestriel, juillet 1977, pp. 175-188.

LE BRAS Gabriel, Les ordres religieux actifs : la vie et l'art; tome 2 : les ordres actifs : les franciscains / Frère Damien VORRIEUX, Paris : Flammarion, 1980, pp. 307-308.

MOULIN Léo, La vie quotidienne des religieux au Moyen Age; X-XV^e siècles, Paris : Hachette, 1978.

OSTA Jean d', Les rues disparues de Bruxelles, Bruxelles : Rossel, 1979, p. 116.

QUIEVREUX Louis, Bruxelles, notre capitale, Ed. Pim Services, p. 322.

THIOLLIER Marguerite-Magie, Dictionnaire des religions, Paris : Larousse, 1966, pp. 108-109; 212

VANHAMME Marcel, Bruocsella... c'était il y a mille ans, in : Brabant, bimestriel, février 1979, p. 26-27.

Bruxelles : de bourg rural à cité mondiale, 2^e édition, Anvers-Bruxelles : Mercurius, 1978, pp. 18-20.

HENNE et WAUTERS, Histoire de la ville de Bruxelles, Bruxelles : Librairie des sciences, pp. 99-106.

NOTES

(1) Charles de France était le fils cadet du roi Louis IV d'Outremer et de la reine Gerberge. Lothaire (r. 954-986), son frère aîné, monta sur le trône et, suite à une intrigue de palais à laquelle Charles fut mêlé, dut exiler son cadet. Dépité, Charles décida de changer de camp et de prendre le parti ottonien. Lorsque le trône fut vacant, le duc Hugues -futur Hugues Capet- soutenu par l'assemblée des grands, contesta âprement les revendications de Charles. En effet, l'aristocratie française ne se souciait guère de voir tomber la France sous l'autorité de la dynastie germanique. Capturé par ses adversaires politiques, Charles mourut en prison en 993. Son corps a été ramené au pays par un de ses fils et il a été finalement déposé dans l'église Saint-Servais de Maestricht.

(2) Pour la date voir la note n° 8 ci-après.

(3) Selon une hypothèse, les Frères mineurs s'installèrent en un lieu ayant appartenu aux Templiers. Henne et Wauters, p. 99.

(4) Robert Grosseteste et son disciple Roger Bacon (1220-1292) apportèrent une méthode expérimentale dans l'étude de la nature qui aboutira au XIV^e siècle aux théories de Duns Scot (+ 1308), à l'origine d'un nouveau courant mystique (scotisme) et aux recherches scientifiques du nominalisme de Guillaume d'Occam (1330-1349).

(5) Henne et Wauters, p. 100.

(6) Les colétans sont une réforme franciscaine en 1412 par H. de la Baume, confesseur et collaborateur de sainte Colette de Corbie (+ 1446), réformatrice des clarisses. In L. Moulin, p. 352.

(7) Parmi les personnalités bruxelloises les plus remarquables de ce mouvement de réforme, nous avons Thierry de Munster qui déploya un zèle pieux et efficace pendant que la peste ravageait Bruxelles en 1489, et Jean Glapion, confesseur de Maximilien d'Autriche.

(8) J.-B. Gramaye (1606) attribue la date de 1040 ou 1044 pour ce rempart. A ce propos, voir Paul Bonenfant, pp. 7 à 47. Voir également : Korte beschrijvinge...

Paul Bonenfant remarque également que sur le plan de Martin de Taily (1639), à proximité de l'église du couvent des Récollets, figure visiblement un mur de défense avec une tour, parallèle à la Senne. A l'emplacement de l'église devait se trouver auparavant un autre angle du rempart. « Le rempart décrivait assez exactement un quadrilatère et protégeait un territoire situé en face de la Grande Ile et d'étendue sensiblement égale à celle-ci, c'est-à-dire plutôt restreinte. »

(9) Henne et Wauters, p. 104.

(10) D'autres personnalités y furent inhumées dont les noms se trouvent répertoriés dans le Grand théâtre sacré du duché de Brabant (La Haye, 1729). Nous pouvons citer, par exemple, Wenceslas Coeberger (1557-1634), peintre, architecte-ingénieur et surintendant général des Monts-de-Piété (1630).

(11) Les clarisses étaient un Tiers Ordre de saint François.

(13) En effet, aucune archive du couvent ne subsiste suite aux trois destructions des bâtiments. D'autre part, on ne peut espérer retrouver des plans minutieux des bâtiments, tout au plus, pourrait-on redécouvrir des descriptions littéraires de visiteurs.

(14) Depuis le XIII^e siècle, un marché au Beurre entourait l'église Saint-Nicolas, d'où la Grande rue au Beurre, la Petite rue au Beurre et la rue au Lait.

(15) in Jean d'Osta, p. 116.

(16) in Henne et Wauters, p. 105.

in Louis Quiévreux, p. 322.

(17) in Leblicq, Projet de construction..., p. 184.

in Graind'Orge, Quelques réflexions à propos d'une nouvelle bourse de commerce à Bruxelles, Bruxelles, 1863, pp. 7-8.

Louis XI est de retour!

par Luc POTTIEZ

Novembre 1456 : la petite ville de Genappe en roman pays de Brabant se prépare pour son rendez-vous avec l'Histoire.

L'hôte illustre qui vient en effet s'installer au château de Lothier n'est autre que Louis, dauphin de France, fils aîné du roi Charles VII.

En conflit ouvert avec son père depuis le complot de « la Praguerie », le prince héritier a dû fuir son Dauphiné sous la menace des armes et s'est vu contraint de s'exiler à la cour de Bourgogne sous la haute protection de son oncle Philippe le Bon.

Le séjour de Louis à Genappe durera cinq années jusqu'à ce 22 juillet 1461 au cours duquel décède le père abhorré.

Aussitôt averti du décès paternel, l'hôte de Genappe plia bagage et courut se faire sacrer roi à Reims.

Le règne de Louis XI pouvait commencer...

23, 24 et 25 septembre 1988 : Genappe va revivre cet épisode prestigieux de son passé à l'occasion d'une grande reconstitution historique qui commémorera l'événement.

Depuis deux ans, un groupe de bénévoles passionnés d'histoire locale, travaille sous l'égide du Foyer Socio-Culturel de Genappe.

Tous œuvrent d'arrache-pied

afin de faire de ces « Journées Louis XI » un succès populaire sans précédent dans la commune.

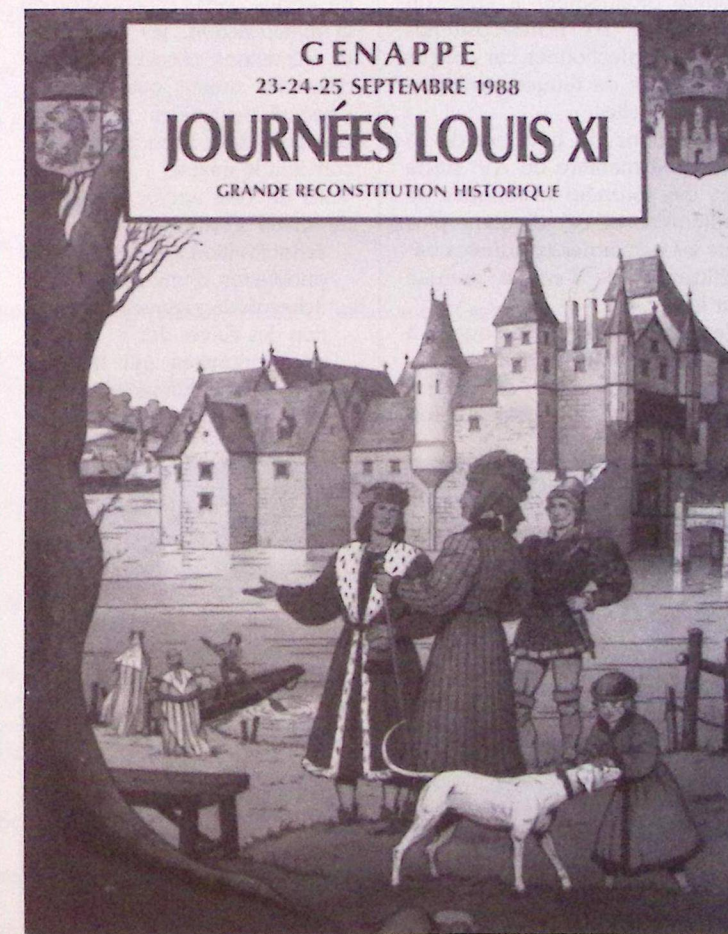
Avec l'apport de tels éléments, les préparatifs vont bon train.

Six mois de recherche documentaire ont été nécessaires pour rassembler les informations in-

dispensables à la mise en chantier du projet.

Comment vivait-on dans nos provinces il y a 500 ans? Comment s'habillait-on? Que mangeait-on?

A ces questions et à bien d'autres, la masse de renseignements ainsi recueillis par nos historiens



L'affiche des « Journées Louis XI » réalisée par J. Martin.

en herbe a permis d'apporter une réponse claire et précise. Sur cette considérable base documentaire, deux ateliers se sont mis en place : l'un, consacré à la confection des costumes d'époque des figurants, l'autre, centré sur la réalisation des décors au sein desquels ils évolueront. Huit couturières bénévoles se réunissent ainsi à raison de deux séances hebdomadaires depuis plusieurs mois dans un local mis à leur disposition par le Foyer Culturel. Grâce à leur talent et à leur dynamisme, plus de 60 coiffes et costumes ont déjà été réalisés.

Afin d'inciter les habitants de l'entité à suivre leur exemple, le comité organisateur a édité un carnet de 16 fiches-costumes aisés à confectionner car conçus sur la base de tenues vestimentaires actuelles.

Il sera donc de bon ton de se vêtir à la manière du XV^e siècle lors des journées historiques de septembre et ce, d'autant plus que les personnes costumées bénéficieront de l'entrée gratuite sur le site.

L'atelier de bricolage, quant à lui, s'est attelé à un projet grandiose : reconstituer à l'échelle une poterne de château fort

semblable à celle qui défendait l'accès de la forteresse du Lothier au XV^e siècle et qui permettra au public d'accéder au site lors des festivités.

L'idée émane de M. Maurice LEBLON, un architecte retraité résidant à Baisy-Thy, qui est déjà l'auteur d'une maquette du château de Lothier actuellement exposée dans le hall d'entrée de l'hôtel de ville de Genappe. Pour la réalisation et le montage de ces décors, nous bénéficierons de l'aide précieuse des ouvriers communaux et des élèves de la section professionnelle « bois » du Lycée d'Etat de Vieux-Genappe.

Afin d'impliquer un maximum de monde dans l'organisation de la manifestation, les préparatifs et animations proposés ont été diversifiés autant que possible. Chacun peut ainsi prêter son concours dans le secteur qui lui convient le mieux.

Voici un bref aperçu des pistes de travail proposées :

- sensibilisation des écoles via la publication d'une série de huit fiches pédagogiques à l'intention des élèves des 5^e et 6^e années primaires qui fréquentent les établissements scolaires de l'entité.

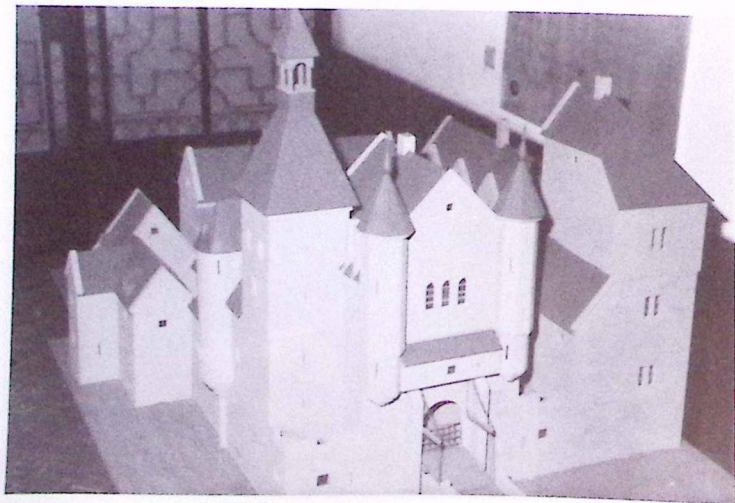
Publiées à un rythme mensuel, ces fiches visent à fournir une information claire et concise à propos des multiples aspects de la vie quotidienne à l'époque du séjour de Louis XI;

- organisation d'un concours culinaire basé sur la gastronomie médiévale. Un jury composé de restaurateurs et traiteurs de l'entité attribuera une cote à chacune des préparations présentées par les candidats inscrits. La meilleure recette sera primée et son auteur se verra offrir un lot de valeur (un repas pour 2 personnes dans un restaurant local);
- lancement d'un grand concours d'autocollants promotionnels permettant aux participants de gagner une entrée gratuite et un exemplaire de l'affiche officielle des festivités;
- l'organisation par le Syndicat d'Initiative d'un marché médiéval ouvert à tous les artisans de la région;
- mise sur pied d'un concours de vitrines et d'objets insolites;
- inauguration d'une exposition sur le thème de la vie quotidienne à l'époque de Louis XI, qui sera accessible du lundi 19 au dimanche 25 septembre inclus.

Bref, il y en aura vraiment pour tous les goûts à Genappe à l'occasion de ces premières Journées Louis XI.

Une cité en liesse vous accueillera à bras ouverts dans une ambiance typiquement médiévale. Soyez donc les témoins privilégiés de ce nouveau rendez-vous de Louis XI avec l'Histoire!

Maquette du château de Lothier exposée à l'hôtel de ville de Genappe.



VENDREDI 23 SEPTEMBRE 1988 :

20 h 00 :

Concert inaugural en l'église ducale de Genappe.

Avec la participation

- des Chœurs « Joie et Amitié » de Baisy-Thy;
- de la chorale Saint-Géry de Vieux-Genappe;
- de la chorale Saint-Martin de Houtain-le-Val.

Plus de 70 choristes sous la direction d'Henri Schröder interpréteront une création originale.

SAMEDI 24 SEPTEMBRE 1988 :

16 h 30 :

« La Joyeuse Entrée de Louis XI à Genappe » (défilé costumé dans les rues du centre avec la participation du Jeune Cercle Equestre de Banterlez, des Mourkineus et des membres du comité organisateur).

17 h 45 :

Cérémonie symbolique de remise des clés de la ville au dauphin de France en présence des autorités communales en tenues d'époque.

A partir de 18 h 30 :

Grande kermesse médiévale sous chapiteau.

Restauration et bars.

Animation du repas assurée par « les Mourkineus ».

Proclamation officielle des résultats du concours culinaire.

Ambiance d'époque (jongleurs, cracheurs de feu, bouffons,...).

Soirée dansante costumée.

DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 1988 :

11 h 00 :

Ouverture officielle du marché médiéval organisé par le Syndicat d'Initiative de Genappe.

Dès 11 h 00 et pendant toute la journée :

Jeux populaires médiévaux proposés par les associations locales.

Stands d'animation permanente.

Attelages avec poneys pour enfants (Cavaliers d'Autre Chose).

11 h 30 :

Apéritif « Louis XI » animé par les Mourkineus.

Petite restauration.

12 h 30 :

Spectacle de rythmique médiévale (les Troubadours de Fonteny-Vas-Y).

14 h 30 :

Grand cortège costumé dans les rues du centre de Genappe.

Avec la participation du Jeune Cercle Equestre de Banterlez, des Cavaliers d'Autre Chose de Maransart, des Mourkineus, des membres de la société « The Plantagenets », du comité organisateur et des bénévoles de l'atelier de couture. En attraction : des animaux exotiques.

De 16 à 17 h 30 :

Tournoi médiéval présenté par la Société « The Plantagenets » (Grande-Bretagne).

Première exhibition en Belgique!

45 cascadeurs professionnels combattant à armes réelles.

Humour britannique en prime.

Remise des trophées aux vainqueurs des joutes par Louis XI.

La Route du Roman País (10)

par Yves BOYEN

(10) Voir également « Brabant Tourisme », n° 3-4 et 5-6/1986, 1, 2, 4, 5 et 6/1987, ainsi que les n° 1 et 3/1988.

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.

** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

TUBIZE (km 104,8)

Centre agricole, commerçant et industriel très actif, Tubize a des origines très anciennes. En effet, la localité est déjà citée, en 877, sous le nom de Tobacem et était englobée, à l'époque, dans les biens de l'abbaye de Nivelles. Au Moyen Âge, la commune formait une enclave brabançonne dans le Hainaut et eut, entre autres, à souffrir de la rivalité opposant le duc de Brabant, Henri 1^{er}, à Baudouin V, comte de Hainaut. Plus tard, Tubize fut sérieusement éprouvé lors des campagnes entreprises, entre 1680 et 1695, par Louis XIV. La commune resta longtemps un centre essentiellement agricole, si l'on excepte l'exploitation, de la fin du XIII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle, des carrières d'ardoises, qui étaient situées dans le sud du village, près du hameau de Stéhoux. Mais la commune n'a pris ce visage industriel qu'on lui connaît encore aujourd'hui qu'à la suite, d'une part, de l'amélioration des communications avec Bruxelles

Tubize : l'église Sainte-Gertrude est un intéressant exemple d'application, en Brabant, de l'architecture religieuse propre au Hainaut.



(creusement, entre 1827 et 1832, du Canal de Bruxelles à Charleroi créant l'axe A.B.C. Anvers-Bruxelles-Charleroi et inauguration, en 1840, de la ligne de chemin de fer reliant directement Tubize à notre capitale avec, comme retombées ultérieures, l'installation à Tubize dès 1880, d'ateliers de constructions de locomotives et de trams) et, d'autre part, de l'implantation sur son territoire de la **Fabrique de Soie Artificielle de Tubize**, fondée en 1900, et qui joua très vite un rôle considérable dans notre économie nationale et fit de Tubize le véritable berceau de la rayonne. En 1932, les Soieries de Tubize furent englobées dans le groupe **Fabelta** (Union des Fabriques Belges de Textiles Artificiels) dont les laboratoires de recherches ont été établis à Tubize peu après la guerre 1914-1918. Par la suite, les usines ont été rattachées à l'Union Chimique Belge et se sont spécialisées dans la fabrication de textiles synthétiques.

Depuis la faillite de Fabelta survenue en 1980, « Tubize Plastics » exploite la division « Séthilite », une poudre thermoplastique à base de diacétate de cellulose qui se moule facilement. Cette entreprise occupe de nos jours quelque 150 personnes. Parmi les autres industries implantées à Tubize, citons une usine de sacs en papier, des tuileries et briqueteries.

Une dizaine de restaurants sont installés à Tubize (cuisine traditionnelle, italienne, espagnole ou chinoise).

Spécialité gastronomique : la Mirandaise : gâteau onctueux, créé, il y a une vingtaine d'années à l'occasion du jumelage de Tubize avec Mirande (département du Gers en France).

Cette spécialité, qui tient à la fois du quatre-quarts et de la frangipane est vendue dans les bonnes boulangeries-pâtisseries de la commune. Le patrimoine monumental de Tubize, sans être très riche, présente cependant quelques centres d'intérêt.

Tout d'abord, à l'entrée de la commune, à droite de notre route et à front de la rue Ernest Simonet,

l'**Eglise du Christ Ressuscité**, également appelée Eglise de la Bruyère. De style révolutionnaire à l'époque de sa construction (1957 – architecte Berger), elle fut l'un des premiers sanctuaires de Belgique à avoir adopté les règles nouvelles en matière d'architecture religieuse. Edifiée en briques et de plan circulaire, elle se signale par l'extrême sobriété de ses lignes. L'intérieur est volontairement dépouillé de tout ornement. Seul un grand Christ en croix, en fer forgé, garde l'autel central. Un campanile effilé, en béton, précède le sanctuaire. Sur la Grand'Place, l'**Eglise Sainte-**

Gertrude constitue, tant par son profil que par les matériaux utilisés, un exemple intéressant d'application, en Brabant, de l'architecture religieuse telle qu'elle s'est développée dans le Hainaut.

Bâtie en forme de croix latine, elle remonte, sous sa forme actuelle, à la fin des temps gothiques, bien que de nombreux détails archaïques la rattachent encore au style ogival primaire. A remarquer la tour massive, flanquée de contreforts et percée de meurtrières. La pierre de la région de Soignies a été largement utilisée pour la construction de ce sanctuaire aux lignes bien équilib-



Tubize : un des nombreux aspects du captivant Musée de la Porte.

Saintes : l'élégant moulin à vent d'Hondzocht, bien connu des usagers de la chaussée de Halle à Enghien.

brées. Les nefs, soutenues par d'élégantes colonnes, en pierre bleue, dégagent une certaine majesté.

L'église renferme plusieurs statues polychromes du XVI^e siècle dont une Sainte Anne, une Vierge à l'Enfant, une Sainte Gertrude, un Calvaire auxquelles il convient d'ajouter un grand Christ en croix, en chêne, du XVI^e siècle également.

Dernière l'église, l'**Hôtel communal** est une sobre construction des années 1890-1892, édifiée d'après les plans de l'architecte Léon Govaerts. La **cure**, sise, rue de la Déportation n° 14, est une harmonieuse construction d'inspiration hennuyère datant de 1758. Ne pas quitter Tubize sans visiter le captivant **Musée de la Porte*** aménagé, en 1967, dans l'ancienne Ferme Scayet ou Ferme de la Porte, située le long de notre route, à l'angle de la rue de Bruxelles et de la chaussée d'Hondzocht. Cette belle ferme, caractérisée par ses fenêtres à meneaux et son porche en anse de panier, date de la période espagnole et a été construite sur la ligne des fortifications qui ceinturaient la localité au XII^e siècle. En 1962, la ferme fut acquise par la commune.

En 1963, des travaux d'aménagement et de restauration (réparation des pavements, menuiseries, plafonnage, toilette extérieure, etc...) furent entrepris; il durèrent jusqu'en 1966. Entre-temps, l'Administration communale avait recueilli plusieurs éléments architecturaux et mécaniques de l'ancien moulin à eau de Oisquerq, démoli en 1961 (voir plus haut), ce qui lui permit de reconstruire la façade de ce moulin en l'adossant, dans la cour intérieure, au pignon aveugle de la maison voisine.

Quant au musée proprement dit, il présente une excellente synthèse de l'histoire, des coutumes, des métiers et des arts de Tubize et de sa région. On y trouvera, notamment, des témoins des époques géologiques, tels des fragments d'arkose de Clabecq, de porphyre de Quenast, des trésors provenant du doyenné de Tubize (chape et dalmatiques brodées de fils d'or et d'argent du XVII^e siècle, statue de sainte Marie-Madeleine du XVI^e siècle, des ostensoirs-



soleils en argent, la statue de Notre-Dame de Stierbecq du XV^e siècle), une salle réservée aux œuvres du peintre du terroir, Jules Gonther, un étonnant laboratoire de chimie et de pharmacie, des objets de la vie quotidienne d'antan (XVIII^e et XIX^e siècles), un atelier de sabotier où les différentes phases de la fabrication du sabot sont présentées avec le matériel complet de ce métier, une salle consacrée aux industries locales du passé et du présent (ateliers de construction de locomotives, Tuileries, Briqueteries, Fabelta, Forges de Clabecq, etc...), une salle réservée au folklore local, une salle de numismatique, qui présente

quelques pièces rarissimes, dont une frappée en 164, et une salle où est rassemblée une superbe collection d'objets découverts lors de fouilles effectuées dans le site gallo-romain de Liberchies, dans la région de Charleroi. Enfin, une salle est tenue à la disposition des peintres, sculpteurs et artisans. Des expositions à thèmes différents y ont lieu tous les mois.

Le musée est ouvert aux jours et heures ci-après: samedi et dimanche, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures; mardi, de 9 h 30 à 11 h 30; mercredi et vendredi, de 15 à 17 heures; jeudi de 18 h 30 à 20 heures. Visites pour groupes en dehors

des heures d'ouverture en téléphonant au 02/355.55.39.

A signaler encore à Tubize, la **Ferme de la Neuve Cour**, datant de l'époque espagnole (XVII^e siècle), la **Ferme de Stierbecq**, remontant à la même époque, puis, au hameau de Ripain (rue du Moulin), en bordure de la Senne, l'**ancien moulin à eau**, d'origine très ancienne (il fit partie des biens du chapitre de Nivelles) et reconstruit en 1779, suite à un incendie. Il a cessé de nos jours toute activité.

Signalons encore qu'à 3,5 km au sud de l'église, les **étangs de Cœurq** sont un rendez-vous très prisé par les pêcheurs et les promeneurs. A proximité des étangs, coule

le Ri de Cœurq, frais ruisseau qui prend sa source à Hennuyères (Hainaut) et passe au pied du hameau de Stéhoux (Tubize) avant de mêler ses eaux à celles de la Senne. Ne pas quitter les lieux sans jeter un coup d'œil sur la spectaculaire chute d'eau du Ri de Cœurq (7,89 mètres).

Reprenons, à présent, le cours normal de notre circuit. A hauteur du Musée de la Porte, nous nous engageons, à gauche, dans la chaussée d'Hondzocht. Après 2 km, nous quittons momentanément le Brabant wallon pour pénétrer dans le Brabant flamand. Courte incursion d'ailleurs, puisqu'un kilomètre plus loin, nous arrivons à la hauteur de la

chaussée de Halle à Enghien (Edingen) dans laquelle nous nous engageons, à gauche, en direction d'Enghien. 100 mètres plus loin, nous retrouvons le Brabant wallon. Immédiatement, à notre droite, légèrement en retrait de la route, nous découvrons le **Moulin d'Hondzocht*** (km 108), situé à l'entrée du village de Saintes. Egalement appelé **Moulin de Labaque** ou **Moulin Lebacq**, du nom d'une ferme voisine, ce moulin est une élégante construction en briques, à trois étages, coiffée d'un toit mobile et plantée sur un puissant tertre en maçonnerie. L'époque de son édification est incertaine. Certains auteurs la situent vers les années 1500. Quoi qu'il en soit, le moulin utilisa l'énergie éolienne jusqu'en 1949. A partir de 1950, il fut actionné par un moteur diesel. Il est présentement désaffecté comme la quasi totalité des moulins à vent. Ce moulin occupe une situation admirable près du point culminant de Saintes (87 mètres).

Ses abords ménagent de beaux points de vue sur la campagne avoisinante.

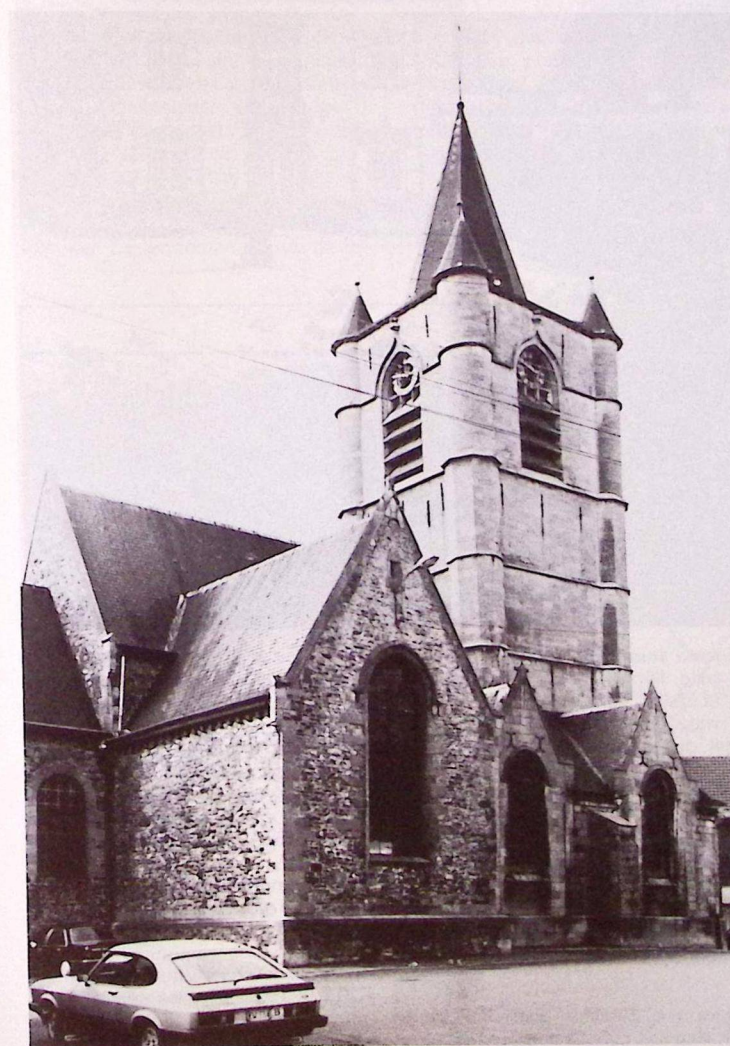
En suivant la route Halle-Enghien, dont le tracé actuel remonte à 1769, nous atteignons 1700 mètres plus loin le centre de Saintes.

SAINTES (km 109,7)

Vaste village occupant une partie du plateau dominant la rive gauche de la Senne. Activités principalement agricoles (céréales-fourrages-élevage). Le village faisait autrefois partie de l'arrondissement de Bruxelles avant d'être rattaché, en 1963, à l'arrondissement de Nivelles, puis, en 1977, à Tubize, à la suite des fusions des communes.

Les origines de Saintes remontent au haut Moyen Age et sont étroitement liées au martyr qui subit, en ces lieux, le 16 juillet 680, sainte Renelde, patronne de la localité. Renelde, qui serait la sœur de sainte Gudule, fut, en effet, décapitée, à Saintes, son village natal, par des hordes barbares, en même temps que le sous-diacre Grimoald, tandis que leur serviteur, Gondulphe, mourait la tête percée de clous. Après son décès, de nombreux miracles eurent lieu sur la tombe de

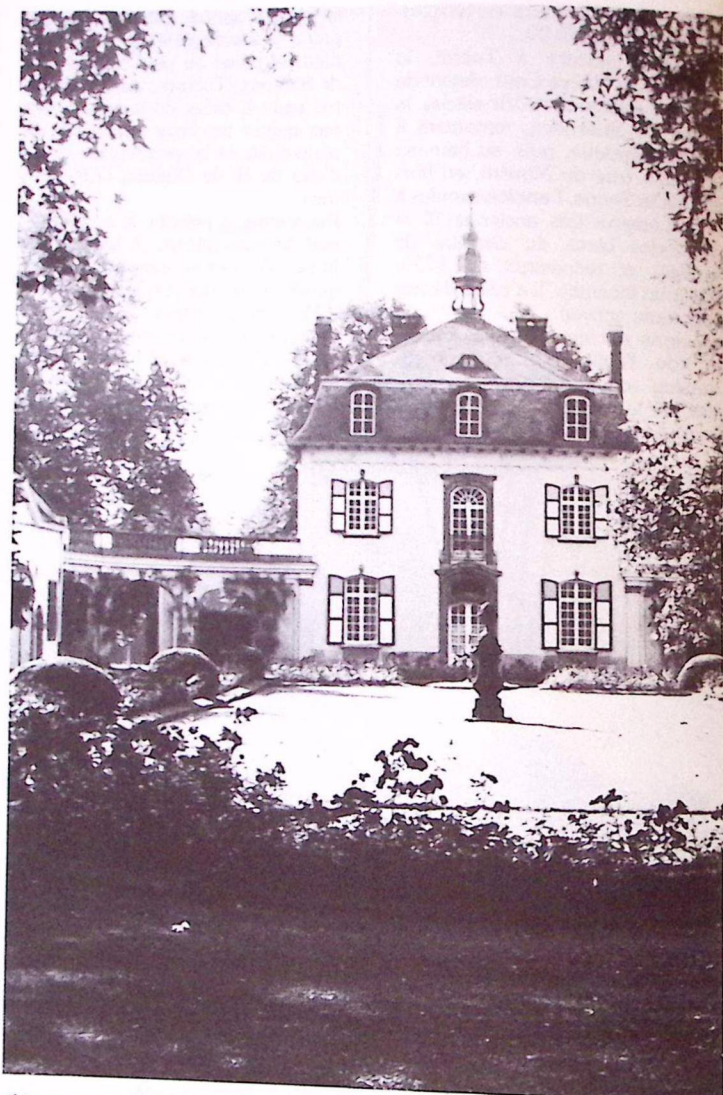
Saintes : l'église Sainte-Renelde que caractérise sa robuste tour datée : 1553.



Saintes : le gracieux château de Poederlé.

sainte Renelde. Aussi, ses reliques furent rapidement exhumées et placées dans une châsse, qui fut renouvelée par la suite.

Le culte voué à la bienheureuse s'est perpétué jusqu'à nous et fait encore, de nos jours, l'objet de pèlerinages, principalement le dimanche de la Trinité (voir plus loin). L'Eglise Sainte-Renelde, située à 250 mètres à gauche de la chaussée de Halle à Enghien (accès par la rue Joseph Wauters) est un attachant et sobre sanctuaire, de style gothique tertiaire, que précède une robuste et



élégante tour* (classée) en pierres de taille, flanquée de quatre tourelles et datée 1553. Un chevet plat, en moellons, termine l'édifice. En dépit des divers aménagements et retouches, notamment en 1780, 1845 et 1908, l'ensemble a toujours noble allure.

Le mobilier est assez important. Outre des tableaux figurant le Portement de la Croix, la Descente de Croix, la Résurrection (± 1600) et une curieuse peinture sur bois

Saintes : la Fontaine Sainte-Renelde date, sous son aspect actuel, de 1861.

consacrée à la généalogie de sainte Renelde, datant de 1569, le sanctuaire abrite plusieurs œuvres d'art relatives à la bienheureuse et à son culte. C'est ainsi que l'on découvrira une ravissante statue, en bois, de la sainte (travail bruxellois de 1495 environ, apparenté à l'œuvre de Jan Borman), la châsse de sainte Renelde* contenant les reliques de la petite martyre; il s'agit d'une belle orfèvrerie gothique, ornée d'admirables figures d'apôtres, en argent, qui paraissent remonter au XIV^e siècle; cette châsse fut restaurée en 1812 et 1922. L'église détient aussi un précieux retable*, divisé en trois compartiments, qui retracent cinq

épisodes de la vie et du martyre de la bienheureuse; ce joyau, sorti des ateliers brabançons du début du XVI^e siècle et couramment attribué à l'entourage du maître de Lombeek, est hélas amputé aujourd'hui de la plupart de ses statuette à la suite d'un vol commis il y a quelques années. L'église possède encore une belle chaire de vérité Louis XV et un autel majeur, du même style, surmonté d'une statue en bois de sainte Renelde (1763) entourée d'angelots et des bustes de saint Gondulphe et de saint Grimoald, dont les reliques sont également conservées dans le sanctuaire.

Le dimanche de la Trinité (premier dimanche après la Pentecôte) se déroule la célèbre Procession du Tour de Sainte Renelde. A cette occasion, un char, tiré par quatre robustes chevaux de trait et transportant la précieuse châsse, parcourt, dès 7 heures du matin, toute la région. Le cortège, escorté par des cavaliers-musiciens, rejoint l'église de Saintes vers 16 heures. La journée se clôture par un Salut solennel. Le lendemain (lundi de la

Trinité) et le 16 juillet (jour de la fête de la sainte), ou le dimanche suivant, à lieu, à l'issue de la grand-messe de 10 heures, une procession solennelle de la châsse et des reliques autour de l'église. Durant toute l'octave de la Trinité, la châsse est exposée au centre de l'église.

Sur la place de l'église, on peut admirer un magnifique platane (classé), planté en 1830 et dénommé « Arbre de la Liberté ».

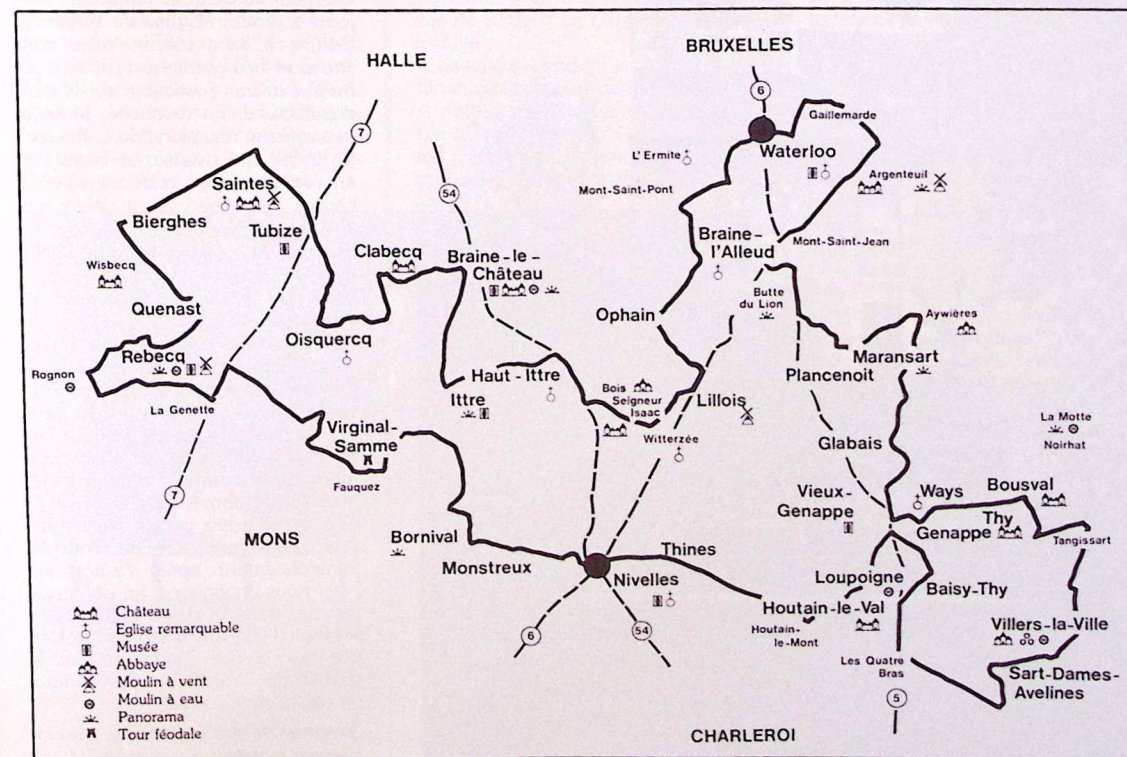
A une centaine de mètres en contrebas de l'église, le Château de Poederlé (propriété privée) est le seul vestige de l'ancienne seigneurie de Saintes. Précédé d'un jardin à la française, ce gracieux édifice, à deux niveaux, est enrichi d'ornements Louis XV.

Il a subi des aménagements vers 1920 sans pour autant que la demeure et ses dépendances en soient dénaturées. De l'église, il est recommandé de gagner la Fontaine Sainte-Renelde, située au début de la rue de Tubize et au milieu d'une prairie entre l'ancienne brasserie de la Fontaine et la ferme de Laubecq (accès par la rue de Rebecq, puis, à

gauche, la rue de Tubize - 2 km aller et retour). On attribue l'origine de cette source à un prodige de sainte Renelde, qui logeait précisément dans la ferme de Laubecq. Si la fontaine existe depuis des centaines d'années, son ornementation actuelle (piliers en pierres blanches, statue en fonte de la sainte, soutenue par six colonnettes) date de 1861. L'eau qu'on y puise est réputée miraculeuse et utilisée comme remède contre l'apoplexie, la paralysie, les affections des yeux, les ulcères et autres maux corporels. Nous revenons à la chaussée de Halle à Enghien que nous reprenons en direction d'Enghien. Nous pénétrons, à présent, sur le territoire de Bierghes.

BIERGHES (km 110,9 à hauteur de l'église)

Petit village dont les activités sont axées principalement sur l'agriculture et sur l'élevage. Comme Saintes, Bierghes releva, jusqu'en 1963, de l'arrondissement de Bru-



Vandalisme au Parc Josaphat

par Nadine de SCHAETZEN

Les promenades publiques de nos grandes villes remplacent, pour les habitants de celles-ci, la campagne où ils n'ont pas la chance de vivre; elles leur apportent d'incalculables bienfaits. C'est là que chacun peut, quand bon lui semble, respirer de l'air pur (au lieu des fétides exhalaisons des moteurs d'auto), trou-

ver des plans d'eau et de la verdure (au lieu de l'étouffant béton), des fleurs et des chants d'oiseau (au lieu du bruit obsédant qui règne dans les rues). Le calme bienfaisant qui y règne apaise et détend les nerfs quotidiennement soumis au stress. «Le mot paradis n'a d'autre origine qu'un mot grec, *paradeisos*,

lui-même dérivé du persan, et signifiant jardin» (Pascal Serbonnois). Ces «paradis» indispensables à notre santé devraient donc être respectés de tous. Hélas, que l'on est loin du compte! Voici, rien que pour le parc Josaphat à Schaerbeek — l'une des promenades publiques les plus fréquentées et les plus bucoliques de notre capitale — deux exemples d'un vandalisme navrant; ce parc particulièrement riche en statues — il en compte entre quinze et vingt — devrait en posséder deux de plus, disparues aujourd'hui.

«Tyl Uylenspiegel»

Il s'agit d'une statue en similitude sculptée, en 1954, par Eugène Canneel (1882-1966). Ici l'acte de vandalisme se double d'un geste de haine linguistique perpétré en deux temps. Rappelons brièvement les faits, qui remontent à l'an dernier (été 1987). Dans un premier temps, le vandale se borne à barbouiller de rouge le visage de Tyl, personnage-symbole, et à tracer sur ses jambes — également en rouge — une inscription vengeresse: SS. Les autorités communales de Schaerbeek ayant fait nettoyer ces malencontreux tatouages, le maniaque revient à la charge, irrémédiablement cette fois. La statue, arrachée de son piédestal par des moyens brutaux, est retrouvée cassée en d'innombrables miettes; le socle

«Joie du Printemps» d'Eugène Canneel.



«Tyl Uylenspiegel» d'Eugène Canneel.

découronné est tout ce qu'il en reste.

«Joie du Printemps» ou «Ronde des Enfants» (1) d'Eugène Canneel également.

Cette gracieuse œuvre d'art, due également à Eugène Canneel et représentant un groupe joyeux d'enfants bondissants, a connu, en 1971, le même peu enviable sort que la précédente. Cette année-là, les édiles communaux de Schaerbeek avaient eu la déplorable idée de confier, une journée durant, le parc Josaphat à la jeunesse, autorisée à s'y ébattre sans contrainte et en toute liberté (le «Parc fou»). Naturellement, ce qui devait arriver



arriva: des dégradations en tout genre au jardin public et à la jolie statue en particulier.

Celle-ci se trouve actuellement dans l'atelier du Service des Travaux, dans un état irrécupérable. Petite consolation: sur le piédestal longtemps demeuré vide, une nouvelle statue vient d'être placée, le 8 mars 1988. Réalisée en marbre de Carrare par l'artiste Mon. (Raymond) Derijck, elle représente «La Fontaine d'amour» (2) et a été inaugurée par les autorités communales de Schaerbeek le 26 mai dernier. Inutile de préciser que les compagnies d'assurances refusent — et il est facile de le comprendre — de couvrir les dégâts commis dans les lieux publics. Mieux vaut dès lors essayer de s'en protéger, mais de quelle manière? L'avenir de notre patrimoine national en dépend.

- (1) Il en existe, paraît-il, une réplique dans le Domaine provincial d'Huizingen.
- (2) C'est le nom que porte la célèbre petite source du parc Josaphat.

«La Fontaine d'amour» de Mon. Derijck.

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (5)

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Le château des Princes ou de Merode à Grimbergen

Son emplacement est contesté. Certains historiens le situent au hameau «Borgh» ou «Burcht» où l'on a découvert une motte primitive; d'autres, au contraire, au centre même de Grimbergen où les seigneurs, les puissants Berthout fondèrent une abbaye norbertine au début du XII^e siècle. A Borgh, non loin de Vilvorde, aurait résidé leur «castellan» (châtelain), plus tard vicomte. Quoi qu'il en soit, après leur défaite dans la légendaire guerre de Grimbergen par les ducs de Brabant au milieu du

XII^e siècle, leur forteresse primitive fut détruite et leurs possessions divisées. Gérard II Berthout garda tout le pays encore très étendu de Grimbergen, que ses deux fils Gérard III et Arnoul se partagèrent en 1197. Mais en dehors du partage, un «condominium» gère les affaires administratives et judiciaires. Une descendante de Gérard III apporta en dot Grimbergen à son mari, Godefroid de Perwez, d'une branche des ducs. Par suite d'alliances mêlées de violences, le «pays» passa aux Vianden lesquels, avec leurs cousins coseigneurs, accordèrent en 1275 une charte de droit criminel («landcharter») à leurs

sujets. Sans postérité masculine, Grimbergen, par les femmes, entra dans le patrimoine des Nassau, Orange-Nassau au XVI^e siècle, et il y demeura jusqu'en 1757 non sans guerres et destructions. Mais ses propriétaires n'y vinrent que peu. La branche cadette, qui eut un château à Rode-Saint-Brix (sous Meise) s'éteignit déjà avec Arnoul et son héritage fut repris par sa sœur Sophie, femme de Walter d'Aa et de Pollaer, dont la dernière de cette dynastie, Jeanne, s'allia à Henri de Battersen, seigneur de Melin et de Bergen/Zoom (†1418), descendant également d'un bâtard ducal et très influent à la cour de Bourgogne-Brabant. Sa fille unique, aussi prénommée Jeanne, épousa Jean de Glimes (†1427) dont un cousin de Bergen (Bergues) reprit Grimbergen en 1512; son fils Antoine devint marquis de Bergen/Zoom et comte de Walhain, mais ne conserva pas Grimbergen qu'il vendit à un de ses parents, Georges de Glimes, en 1536. Le fils de ce dernier, Fernand ou Ferry, «modernisa» avec Guillaume le Taciturne, en 1556, la vieille charte de 1275 et agrandit ses domaines. Ses enfants prirent le nom de Bergues dont la

Vue arrière du château des Princes à Grimbergen.



Le château des Princes, aujourd'hui hanté par les fantômes.

branche aînée était éteinte. Pour vingt ans de services rendus à la Couronne, Philippe-François de Bergues devint prince de Grimbergen en 1686. Comme d'autres familles princières, les Bergues se ruinèrent, mais leur fortune fut partiellement refaite par une descendante collatérale, Maximilienne d'Ongnies, comtesse de Coupigny, qui épousa le duc Alexandre de Croÿ, comte de Roelux, etc. (†1767). La duchesse acheta à la princesse douairière d'Orange-Nassau



l'autre partie du pays de Grimbergen qui fut ainsi réuni. Sans enfant, elle institua comme héritier testamentaire son neveu, Otton-Henri d'Ongnies, comte de Mastaing, etc. (†1793), époux de Marie-Philippine de Merode (†1769); il acheta l'importante seigneurie de Buggenhout et sa chapelle aux Bourbonville et il fut un fidèle partisan des Habsbourg. Sa fille unique, Marie-Josèphe (†1842) épousa aussi un Merode, Charles-Ghislain, prince de Rubempré et d'Everberg, marquis de Westerlo (†1830). Leurs quatre fils jouèrent un grand rôle dans le jeune royaume de Belgique. En septembre 1793, à la veille de la chute de l'Ancien Régime, la princesse de Grimbergen se fit inaugurer dans ses domaines selon l'ancien rite seigneurial: une cavalcade vint à la rencontre de la princesse, entourée de gardes en grand uniforme; à sa descente de voiture, quatre enfants du village portèrent sa robe, et à l'entrée de l'église, elle fut reçue par le prélat et tous les religieux, puis on la reconduisit au château. Au retour d'émigration, les Me-

Le donjon, la proie des lierres.

Château des Princes : les écuries converties en musée agricole.

rode délaissèrent leur manoir pour ceux plus accueillants d'E-verberg, Rixensart ou Westerlo. Mais ils y donnèrent l'hospitalité en 1891, pendant quelques semaines, à l'école primaire des filles pendant son agrandissement. Surtout, de 1901 à 1933, ils hébergèrent les norbertines de Bonlieu (Drôme), expulsées de France par les lois antireligieuses. En outre, pendant la Première Guerre mondiale, les « Dames de l'Incarnation », également françaises, séjournèrent à l'Orangerie de Bouchout où elles donnaient des leçons à des enfants français ayant fui leur pays, et elles dînèrent pendant quelques mois au château de Grimbergen avec les norbertines. En 1912, la comtesse Henriette de Croÿ, douairière du prince Charles de Merode (†1903) donna un terrain pour y bâtir une nouvelle école. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands placèrent dans le château un dépôt de munitions qu'ils firent exploser fin 1944 ne laissant que des ruines, classées en 1959 et appartenant à la commune de Grimbergen ainsi que le parc, diminué par des lotissements de villas à l'ouest. On ignore l'époque de la reconstruction du château, mais il remonte certainement au XVe siècle et est dû aux de Bergues. Situé dans un vallon, entouré jadis d'un grand parc et de bois, il consistait comme à Bouchout et ailleurs en trois corps de logis entourant une cour ouverte sur le quatrième côté à laquelle on accédait par un pont à cinq arches maintenant détruit. Les hautes fenêtres à meneaux dataient du temps de la princesse de Croÿ Roeulx, mais dans les tours, elles étaient fort étroites. La tour de l'horloge, la plus



élevée, doit être l'ancien donjon encastré d'un côté dans les bâtiments, comme celle plus petite. Les caves sont immenses mais évidemment inaccessibles. La chapelle se trouvait à l'est et est encore visible. Tout le château a été décapité par l'explosion mais ses ruines ont un aspect romantique à souhait qu'on croirait hantées par les fantômes des seigneurs de jadis. Heureusement les dépendances et la ferme devant les douves sont restées intactes; les écuries à arcades ont été converties en un musée agricole; la ferme, devenue maison d'habitation, a gardé son cachet ancien. L'ensemble a appartenu à la famille Van Dosselaer-Huret puis à la commune et forme le «Guldendaal», bien nommé.

Le château de Drie Torens à Londerzeel

Londerzeel, village mi-rural mi-industriel à l'heure actuelle, était jadis uniquement agricole et au Moyen Age faisait partie d'une ligne défensive autour de Bruxelles. Au centre des habitations, une tour, élevée sur une motte, en témoigne encore malgré son état de ruine; d'autres fermes

fortifiées en constituaient les avant-postes. Parmi elles, une transformée plus tard en « maison de plaisance », s'est d'abord appelée de noms divers: «Assechereyaen» ou «Schreyaen», «Ursene» ou «Urselle», enfin «Drie Torens» qui se justifie par le nom de ses propriétaires successifs ou par sa forme primitive.

Le seigneur Godefroid Schreyaen est cité dans le poème de la guerre de Grimbergen aux côtés des Berthout parce que Londerzeel faisait partie du pays de Grimbergen. Il aurait perdu un cheval dans la bataille ce qui lui aurait valu une compensation en bien foncier, peut-être celui qui porta son nom. Celui de «Ursene-Urselle-Ursel» proviendrait, selon Carnoy, de «Ors» = cheval, donc «parc à chevaux».

Ce toponyme serait à l'origine de la famille d'Ursel qui aurait adopté les armes de Schreyaen: «Un écusson de gueules au chef d'argent chargé de trois merlettes de gueules, le tout bordé d'une lisière d'azur». Les d'Ursene ont gardé le château-ferme jusqu'à la fin du XVIe siècle. Il passa alors, par alliances, à des lignées d'origine frisonne, «Jarma», puis «van Doetingen». Un

de ceux-ci transforma l'habitation fortifiée à trois tours («Drie Torens») en un château carré à quatre tours, selon l'Atlas figuratif de 1709, sur lequel il a encore un aspect défensif. Au XVIIIe siècle, la seigneurie passa par aliénations aux Waha et, en 1753, à Gaspard Boot de Sompeke, dont le fils Charles-Henri fut créé comte de Veltem en 1783. Décédé sans enfant en 1828, il la laissa à un de ses parents, Ferdinand d'Olmen Saint-Remy (†1829) et à la sœur de celui-ci, Marie-Philippine, épouse de Jean-Charles, vicomte de Spoelberch, dont descend le propriétaire actuel.

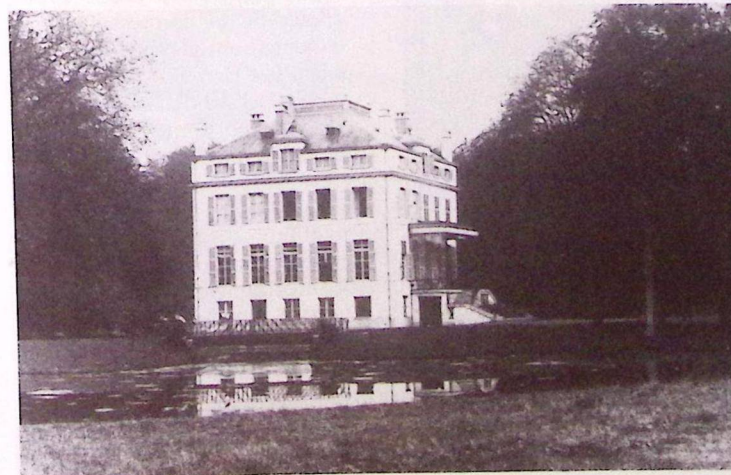
Le château, reconstruit par Charles-Henri Boot en 1786, ne rappelle guère l'ancien dont il a pourtant gardé le nom de «Drie Torens» quoiqu'il forme un carré parfait, présentant cinq fenêtres de chaque côté. Le toit en pente se termine par une balustrade d'où émerge à peine un lanterneau. Les briques apparentes, récemment dérochées, interrompues par des pierres blanches aux angles et aux fenestragés, lui donnent un aspect coloré au milieu des belles frondaisons qui l'entourent. Près de là, cachée dans la verdure, l'ancienne cha-

pelle castrale a été reconstruite en 1882 par la famille Spoelberch et dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

Dans la partie nord de Londerzeel, la moins fertile, se situait «Het Schaliënhuis», maison en pierres à cinq étages avec jardins, basse-cour, douves et «warrande» qui appartient au XVIIIe siècle aux van der Vekene, dont un membre, Marc (1627-1677) épousa Isabelle-Françoise Rubens, petite-fille du peintre et d'Isabelle Brant. La fille du ménage van der Vekene-Rubens, Hélène-Ferdinande (1673-1737) épousa Godefroid-Louis van Hertefeld, d'origine rhénane, dont les descendants sont encore très nombreux dans la région. Ainsi Londerzeel est-il un village important à plus d'un titre.

Le château de Laurensart à Grez-Doiceau

Il faisait partie du petit comté de Grez (grès = terrain caillouteux) qui comptait quatre seigneuries principales: Piétrebais en Grez, Bierkuit, Doiceau et Sart. Ce dernier toponyme, fréquent en Wallonie, provient du latin («sartum» = défriché) et est l'équivalent du néerlandais «rode».



Aux XIIe et XIIIe siècles apparaissent un Siger et un Jean de Sart; au XIVe siècle, la seigneurie passa à Jean de Bossut, bailli de Nivelles, puis à ses enfants, alliés à des membres de lignages louvanistes: van de Voerde, van den Rode, Boone, etc. En 1512, elle fut achetée par Laurent de Blioul, secrétaire de Philippe le Beau et de Charles Quint, puis du Conseil privé lors de sa fondation en 1515, greffier de l'Ordre de la Toison d'Or et diplomate. Ces diverses charges l'enrichirent et lui permirent de bâtir le château qui porta désormais son nom de Laurensart. Malgré son testament, des conflits surgirent entre ses enfants. Sa fille Marguerite succéda à son frère Laurent et fut la femme de Charles de Revel, seigneur d'Andregnies, un des signataires du Compromis des Nobles en 1566 et qui s'exila à l'arrivée du duc d'Albe. Après des propriétaires éphémères Laurensart fut acheté en 1611 par Louis-François Verreycken (†1621), un émule de Laurent de Blioul au point de vue des fonctions publiques: premier secrétaire du Conseil privé, membre du Conseil d'Etat et de Guerre, l'un des personnages les plus influents auprès des Archiducs. Il avait épousé Anne-Marie de Busleyden, arrière-petite-nièce de Jérôme de Busleyden, humaniste renommé, ami d'Erasmus et de Thomas More. Le petit-fils de Louis, Pierre-Ignace Verreycken, déjà baron de Bonlez et de Gesves, fut créé comte de Sart en 1674. Une de ses descendantes, Lambertine Verreycken, comtesse de Sart, etc., épousa en secondes noces, Philippe de Varick, dont le fils Philippe s'unit en 1759 à Thérèse de Cobenzl, sœur du ministre plénipotentiaire et pro-

Le château de Drie Torens à Londerzeel.

Le château de Laurensart à Gastuche en 1889.

moteur «des Lumières» au XVIII^e siècle. Par alliance, Bonlez et Sart passèrent aux Romerswael, puis furent séparés par la Révolution française.

Sart et son château advinrent au comte Joseph-François de Baillet, d'une famille originaire du comté de Bar qui compta plusieurs branches en Belgique mais est éteinte depuis 1980. Le comte de Baillet (1787-1864), sénateur et ministre plénipotentiaire de Léopold I^{er}, avait épousé à Hambourg, en 1809, Marie-Julie Osy de Zegwaert (1790-1862) qui ne lui donna que des filles. Henriette, femme du baron Louis de Woelmont, n'eut pas d'enfant, tandis que sa sœur Cécile (1826-1894) s'unit à son beau-frère, le baron Henri de Woelmont (1813-1864) dont la fille Françoise reçut de son oncle Louis le domaine de Laurensart. Son mari, le vicomte



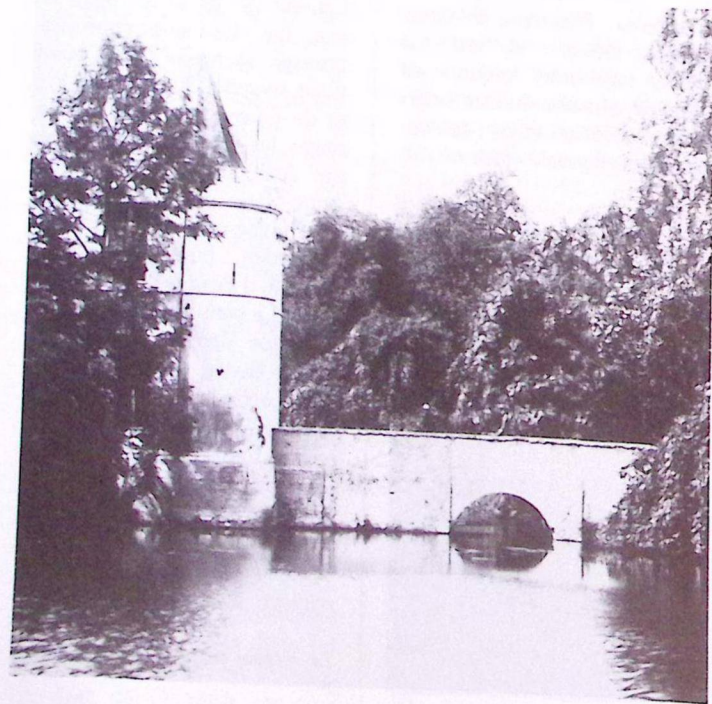
Louis de Spoelberch (1861-1926) fut le constructeur du nouveau château en 1907 d'après les plans de l'architecte Flanneau et ceux des jardins, de van der Swaelen.

Ce château, de style classique en briques entre des colonnes de pierres bleues, présente un aspect équilibré et grandiose. Bâti sur une éminence, il est entouré à l'avant de jardins fleuris à la

française, et, à l'arrière, d'un massif de rhododendrons entre les anciennes écuries et dépendances, auxquelles on accède par deux porches aux armoiries Woelmont: «Ecartelé, aux 1 et 4 d'argent à trois maillets penchés de sable qui est van den Ryt, aux 2 et 3 d'argent à la fasce d'azur sommé d'un lion de gueules qui est t'Serarys dit de Woelmont» et Spoelberch: «d'azur à la fasce accompagnée de trois losanges, le tout d'or».

De la vaste terrasse du château, on a un ravissant paysage de prairies et bois vallonnés. A la mort du vicomte Louis de Spoelberch, en 1934, Laurensart passa à son fils Thierry (1886-1953), époux de la comtesse Isabelle d'Oultremont (1889-1968), puis à leur fille Bernadette, femme du comte Gérard de Liedekerke. Du château primitif de Laurensart, situé au bas du nouveau, il reste le pont en pierres anciennement levis et le châtelet d'entrée aux donjons terminés en poivrière, la poterne est surmontée des armes Baillet: «d'azur à la voile gonflée d'or, attachée à une antenne du même, posée en fasce» et Osy: «d'argent à l'arbre

Le château de la baronne de Woelmont dont subsiste le pont en pierres.



naturel posé sur une terrasse de nople et soutenue par deux meneaux de sable». Le châtelet a été déroché à l'avant, tandis que l'arrière est encore blanc par crainte de l'état des briques. Du château proprement dit, qui tombait en ruines, la partie occidentale demeure au toit à redents, également déroché mais dont les briques ne semblent pas les plus anciennes.

En retrait près des douves, un donjon en mauvais état donnait sur un second pont-levis. Au-delà des douves, se trouve la ferme brabançonne classique, toujours présente près des anciens châteaux.

On accède au «Vieux Laurensart» par une avenue seigneuriale qui, au-delà, monte en serpentant par un chemin découvert au «Nouveau Laurensart». Le domaine, dans son ensemble, comporte 400 ha. de bois, champs et prairies en pleine exploitation.

Château de Wolvendael à Brussegem

Ce domaine, situé sur la route de Brussegem à Oppem, entre Wommel au sud et Wolvertem au nord, se distingue par ses

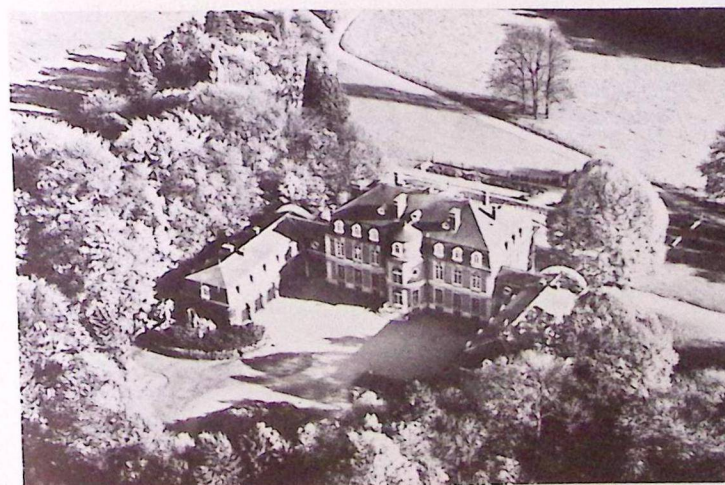
frondaisons et son charme campagnard. Son nom, emprunté à un lieu-dit tout proche, ainsi que d'autres dans la région, évoque les loups et renards qui devaient y avoir jadis leurs tanières.

Les premiers propriétaires connus de la maison et de la ferme adjacente furent Henri van den Dijke (†1623) qui remplit des fonctions administratives à Bruxelles et appartenait à la famille de Catherine van den Dijke, petite-fille de Charles-Quint et de Jeanne van der Gheenst, fille de tapissiers d'Audenarde, que le jeune empereur avait séduite au château de Schorisse et dont il avait eu Marguerite de Parme. Henri van den Dijke avait épousé Jeanne de Kempenere (†1625), probablement fille du plus ancien fermier dont le bien s'appelait «Hof t' Suete». Leurs enfants le vendirent en 1625 à Peeter van der Schueren, échevin de Brussegem (†1627), époux de Laurence Jacobs (†1661). Au décès de celle-ci, deux de ses enfants se divisèrent l'«Hof» qui fut reconstitué en entier par une de leur descendante, Anne-Catherine de Maeyre, femme de Gaspard Leyniers qui possédait également la «maison de plaisance»,

«Het Nekerke» à Bever, plus tard aux Villages de Clercamp. Des douze enfants Leyniers, ce fut à Catherine-Thérèse qu'échut l'«Hof t' Suete» en 1703. Veuve de Pierre van der Schueren, fils du précédent, elle se remaria à Dominique van Veen (1665-1753) d'une famille de juristes et parente des Leyniers. Une de leurs filles, mariée à un de Fraye, et des petits-enfants van der Schueren vendirent l'Hof en 1753 à Josse Brinck (1715-1785), teinturier à Bruxelles qui fit construire une «maison de plaisance» peinte en blanc, de forme presque carrée à deux étages reliés par une vaste cage d'escalier.

De leurs douze enfants, le troisième, Charles-Goswin, brasseur à Bruxelles et à Ossel, reprit l'Hof qui fut mis en vente publique en 1838 et acheté par le chevalier Joseph Gobart (†1874), référendaire au Conseil d'Etat, puis membre du secrétariat de Guillaume I^{er}, dont le fils unique vendit, en 1892, la «maison de plaisance» au baron Léon de Viron (1866-1925) et à son épouse, Cornélie de Meester (†1944) (de Heyndonck en 1914), qui l'agrandirent à plusieurs reprises en y ajoutant à la façade sud une tour coiffée d'un toit bulbeux, ainsi qu'une terrasse couverte d'une galerie. La façade nord fut agrémentée d'un vaste perron à double escalier, orné de balustrades et de vasques. Toutes les fenêtres furent pourvues de meneaux pour donner à l'ensemble l'aspect d'un château du début du XVIII^e siècle. En 1910, d'autres agrandissements furent encore effectués. Un beau parc et un étang entourent les bâtiments d'un cadre attrayant de verdure.

Le château de Laurensart vu de l'arrière vers 1907.



Château de Wolvendael vers 1900.

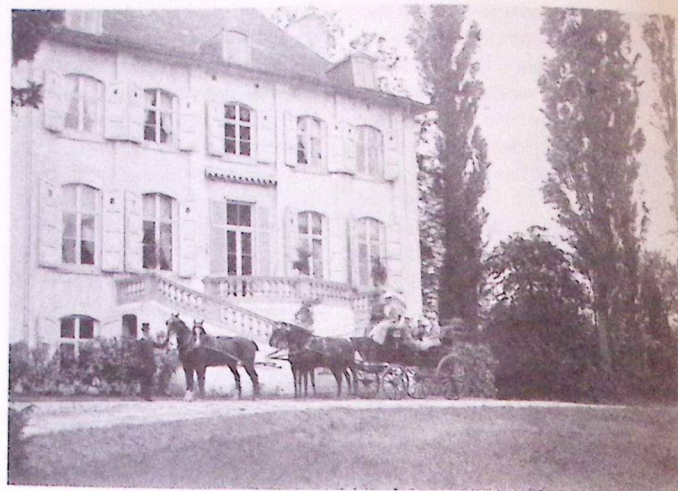
Une autre photo, prise vers 1900, montre bien la façade nord et le bel escalier à double volée devant lequel attend la victoria attelée à quatre chevaux, dont un tenu par le cocher.

L'attelage est conduit par le châtelain à côté duquel se trouve une parente. A l'intérieur de la voiture, on distingue au moins trois dames et un enfant.

Cette photo est caractéristique de la vie de château de l'époque où promenades et visites se faisaient en équipage. Mais après la seconde guerre mondiale, les propriétaires changèrent et les autos remplacèrent les chevaux! Le baron Adolphe de Viron, héritier du domaine de Wolvendael, l'aliéna, en 1959, à M.R. Braekevelt, industriel, dont les enfants, M. et Mme Servais Braekevelt l'habitent actuellement.

L'Hof ten Berg à Beigem

Parmi les anciens châteaux-fer-



mes de Beigem, dont l'étymologie signifierait «village des abeilles», «l'Hof ten Berg», à la fois gentilhommière et ferme, était, vers 1400, en possession de Guillaume, fils naturel de sire Daniel de Bouchout, à Meise et à Humbeek, et vassal des seigneurs de Grimbergen-Nassau. Vers 1474, Philippe Bruyninck en fit le relief, en même temps

que celui d'une cour censale dont dépendaient 53 tenanciers dans les environs qui lui devaient entre autres une 5e gerbe lors de la moisson. Divers propriétaires se succédèrent à «ten Berg» jusqu'à des Bourgogne, probablement descendants des ducs en ligne bâtarde. Vers 1600, leur héritière, Marie-Antoinette, épousa Renaud de Baronage (Baronaige), seigneur de Kraai-nem, échevin de Bruxelles (1605-1622), surintendant du canal (1615-1619), d'une famille également propriétaire du château de Perk.

Désormais, «l'Hof ten Berg» et «l'Hof te Poddegem» à Grimbergen eurent les mêmes propriétaires jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La fille unique du ménage Baronage-Bourgogne, Louise, s'unit à Helin de Riedwyck, fils de Charles et de Mencia de Merode. Lui mourut en 1684 et elle en 1686; ils sont tous deux enterrés à l'église Sainte-Catherine à Malines. Leur fils, Adrien-Allard, seigneur de plusieurs petits fiefs, épousa Antoinette-Marie Absalons et ils sont également

Château de Wolvendael, façade sud en 1898.

inhumés à Sainte-Catherine. Marie-Claire van Riedwyck s'alla à Jean-Jacques de Broucho-en, baron de Putte (lez-Malines), seigneur de Rythoven, bourgmestre de Bruxelles, décédé en 1690. Sa famille originaire de Bois-le-Duc, se divisa en plusieurs branches. N'ayant que deux filles, l'aînée, Cornélie-Françoise, céda ses biens par une donation entre vifs à son neveu, Philippe-Norbert van der Stegen, fils de sa sœur Marie-Madeleine (†1743) et de son mari, Charles-Louis van der Stegen (†1748). Philippe-Norbert van der Stegen, devenu baron de Putte, seigneur de Schriek, Groot-Lo, Poddegem, ten Berg «causa uxoris», épousa, en 1753, Marie-Françoise, baronne de Grutere, dame d'Idegem, décédée le 25 novembre 1773 à Louvain en donnant le jour à son quinzième enfant, dont sept restèrent en vie.

En 1775, Jean-Paul Domis de Semerpont (†1779), conseiller de Brabant, et sa femme, Marie-

Françoise de Nachtegael, achetèrent «l'Hof ten Berg» et «l'Hof ten Doerne» = des Epines voisin. En 1794, lors de l'occupation française, beaucoup de rentiers furent ruinés par la dévaluation des assignats et la douairière Domis fut obligée de réduire son train de vie; au lieu d'avoir quatre chevaux et un carrosse, elle n'alla plus qu'en fiacre. Elle mourut jeune encore en 1798 de ces revers de fortune et laissa des dettes quoiqu'elle ait vécu très simplement (extrait du «Dagboek van pastoor Heylen te Grimbergen»). Son fils, François-Ghislain (†1835) et son petit-fils, Charles (1802-1878), furent bourgmestres de Beigem; leur héritier, Jules (1828-1899), secrétaire au ministère de la Justice et membre du Conseil Héraldique, fut nommé baron en 1888; de sa femme, Florence, baronne de t'Serclaes (1850-1905), il eut quatre filles dont l'aînée, Adrienne (1876-1947), épousa à Beigem, en 1897, le comte Etienne Cornet de Peissant

(1870-1936), bourgmestre de Beigem; la seconde, Gabrielle (1877-1953), s'unit en 1900, également à Beigem, à Charles Rotsart de Hertaing (1867-1925), bourgmestre de Maldegem.

Mais vivant en Flandre avec son mari, elle loua «l'Hof ten Berg» à Mme de Vigneron, née Julie Vinchent (1853-1921) douairière de Henri-Charles de Vigneron (1847-1890) dont elle était la seconde femme.

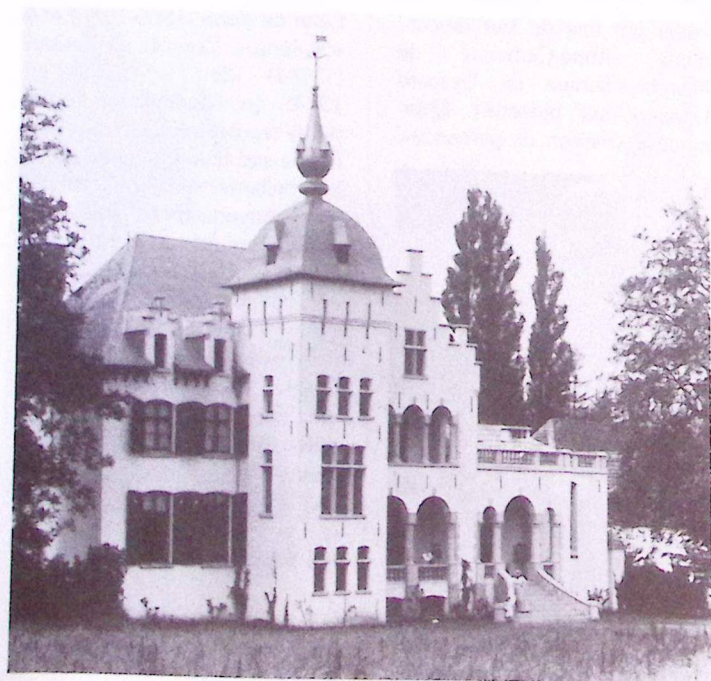
Après la mort de Mme Rotsart, ses enfants vendirent leur propriété de Beigem, en 1961, à Thierry Guyot de Mishaegen (1898-1973) pour son fils aîné, Serge (1929-1965), qui venait d'épouser Colette de Ghellinck Vaernewyck.

«Ten Berg», comme Poddegem et Zittard, est le type de la gentilhommière agréable à habiter parce que pas trop grande et située dans un environnement paisible, surtout les deux premières, assez à l'écart du village. Un majestueux cèdre projette son ombre sur une partie de la façade ouest de «ten Berg», simple manoir blanc, encadré à ses extrémités par un toit à quatre pans plus élevé que celui du centre. Depuis la photographie du 25 septembre 1899, les deux perrons ont été agrandis, surtout celui de l'est dans un encorbellement de la façade. Une réunion de dames, parmi lesquelles l'hôtesse, Madame de Vigneron, donne un ton très «Belle Epoque» au paysage et à la maison.

(à suivre)

(3) Voir également «Brabant Tourisme» n° 6/1987 ainsi que les n° 1, 2 et 3/1988.

Château de Ten Berge en 1899.



EXPOSITIONS

« Pierres et Marbres de Wallonie » et « Paul Szternfeld, photographies d'un architecte, 1975-1985 ».

Du 13 septembre au 23 octobre, la Fondation pour l'Architecture propose deux expositions. Réalisée par les Archives d'Architecture Moderne, en collaboration avec le Ministère de la Région Wallonne et les carrières de Wallonie, la première exposi-

tion « *Pierres et Marbres de Wallonie* » s'inscrit dans le cadre d'une vaste opération de revalorisation du travail de la pierre et de son utilisation dans l'architecture et la décoration.

Cette initiative répond à un double objectif :

une volonté économique de valorisation des ressources naturelles d'une région et d'amélioration de leurs conditions de production, ainsi qu'une volonté

culturelle répondant à l'évolution récente des pratiques architecturales en matière de rénovation urbaine et de sauvegarde du patrimoine architectural.

L'exposition présente trois types de documents correspondant à trois démarches et trois niveaux d'intérêt complémentaires :

- 11 panneaux, à caractère pédagogique, présentant 33 échantillons de pierres et leur utilisation dans l'architecture belge contemporaine.
- une sélection de documents et d'archives illustrant l'utilisation de la pierre dans l'architecture belge de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle, à travers quelques exemples dont A. Chambon, V. Horta, P. Hankar et F. Bodson.
- un ensemble d'éléments architecturaux et de pièces de mobilier originaux, sélectionnés dans les carrières wallonnes et chez les créateurs contemporains.

L'exposition se termine sur la présentation, en projection continue, de 160 diapositives reprenant, pour l'essentiel, l'iconographie présentée dans l'important ouvrage de référence « *Pierres et Marbres de Wallonie* ».

Un programme pédagogique a été mis sur pied pour les professionnels du bâtiment et les écoles.

Pour tout renseignement complémentaire, adressez-vous à Monsieur Jean-Pierre Majot, Archives d'Architecture Moderne, Rue Defacqz, 14 à 1050 Bruxelles.

Bruxelles, détail de la clôture du Petit Sablon : les colonnes de la clôture, en Petit Granit, sont décorées selon la thématique néo-renaissance qui inspire ce jardin conçu par H. Beyaert (1879-1880).

EXPOSITIONS

La deuxième exposition « *Paul SZTERNFELD, photographies d'un architecte, 1975-1985* » est en quelque sorte un avant-goût de la programmation que la Fondation pour l'Architecture entend mettre sur pied avec l'ouverture, en 1989, d'une seconde salle qui accueillera des manifestations indépendantes du programme établi pour la grande salle. De courtes durées, les expositions seront centrées sur la production contemporaine et l'actualité architecturale.

Né à Bruxelles en 1939, Paul Szternfeld, diplômé architecte à l'école de La Cambre en 1964, sera associé à André Jacqmain jusqu'en 1983. En 1984, il obtint le prix d'architecture Robert Maskens pour un pavillon de jardin à Bierges avec son associé Nele Huisman. Il enseigne également à l'Institut Supérieur d'Architecture de La Cambre depuis 1979.

A quelques prises de vue près, l'exposition aurait pu s'intituler « *Voyage en Italie* », voyage qui fait partie, par tradition, du cursus académique de tous les architectes. De Spolète à Venise, à Ferrare, à San Miniato, à Montecatini, l'architecte scrute, relève – pour emprunter un mot propre à son métier – des fragments d'architecture, des lumières, des couleurs, des matières : cannelures d'une colonne, balustrades, pavements...

Ce n'est pas tant la photographie – comme art, comme technique – qui l'intéresse mais bien le regard, le cadre, la composition du « tableau » : les photographies sont livrées à l'état brut, sans retouches ni manipulations.

Il ne s'agit pas non plus d'un travail documentaire car l'observation ici se fait volontiers sub-

jective, atypique, dilettante... ce qui n'exclut pas, bien au contraire, la cohérence, la profonde originalité, le charme qui émanent irrésistiblement des soixante photographies présentées par Paul Szternfeld.

Les photographies sont mises en vente, chacune d'elles faisant l'objet de 5 tirages maximum, numérotées de 1 à 5.

Renseignements pratiques

Du 13 septembre au 23 octobre, ces expositions se tiennent à la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage à Ixelles. Elles sont ouvertes au public du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures; le week-end de 11 à 19 heures.

**

Expositions à Mons dans le cadre de l'année du Centenaire de Le Corbusier

Né en 1887, Charles Edouard Jeanneret dit « *Le Corbusier* » fut le maître de l'architecture moderne. Dans le cadre du centenaire de sa naissance, l'A.S.B.L. « *Bilan, Initiative, Perspective* », en collaboration avec diverses institutions et collectionneurs privés, organise deux importantes expositions.

— La première, intitulée « *De Ledoux à Le Corbusier : origines de l'architecture moderne* » se tient au Grand-Hornu du 2 au 27 septembre.

Organisée en collaboration avec la Fondation Claude-Nicolas Ledoux, cette exposition introduit le visiteur à la découverte de l'architecture moderne et de son processus de formation. Il y a trois siècles, Claude-Nicolas Ledoux, le génial bâtisseur de la Saline Royale d'Arc-et-Senans, fut l'artisan le plus énergique de la naissance d'une nouvelle architecture, marquant ainsi le passage du monde ancien au monde moderne.

Quant à Le Corbusier, il est devenu aujourd'hui, plus de 100 ans après sa naissance, l'archétype même de l'architecture moderne.

Entre les deux, une série de maîtres, de novateurs et de précurseurs à découvrir. Un parcours quasi initiatique, un panorama historique à la recherche des sources de l'architecture d'aujourd'hui.

L'objectif de cette exposition est de montrer que l'importance de l'architecture moderne ne tient pas à sa dépendance au passé mais aux promesses d'évolution que contient ses manifestations.

— La seconde exposition « *Charles Edouard Jeanneret dit Le Corbusier (1887-1965) : Année du Centenaire* » est répartie en cinq lieux du centre ville de Mons en fonction d'un thème et est ouverte au public du 22 septembre au 7 octobre.

1. *Banque Bruxelles Lambert-Blanc Lévrier*, Grand-Place

Une quarantaine de panneaux présente un parcours didactique complet. Chaque panneau est un assemblage photographique composé d'images et de textes sur le développement de son œuvre de 1902 à 1965 ainsi que sur ses œuvres posthumes.



EXPOSITIONS

Un ordinateur permet, entre autres, de visualiser ses œuvres les plus marquantes.

2. *Maison du Tourisme*, rue des Clercs, 31

En complément au parcours didactique exposé à la banque, la Maison du Tourisme présente l'œuvre écrite de Le Corbusier. Commentée et rehaussée de documents graphiques originaux ou en reproduction, elle constitue un élément essentiel de sa création et permet d'approfondir la connaissance de son œuvre d'architecte, d'urbaniste et de peintre.

3. *Musée des Beaux-Arts*, rue Neuve

L'œuvre « belge » de Le Corbusier y est exposée d'une façon détaillée.

4. *Galerie - Mons des Arts*, rue du Hautbois, 56

10 maquettes et des documents photographiques d'autres architectes donnent une excellente approche du post-modernisme.

5. *Institut Supérieur d'Architecture*, Chapelle du Bélian, rue d'Havré, 88

Cet institut présente les tendances développées par une école architecturale dans les domaines de la rénovation et de la recherche architecturale.

La villa Savoye réalisée en 1930 par Le Corbusier.

Les jardins aquatiques

Connaissons-nous vraiment les jardins aquatiques?

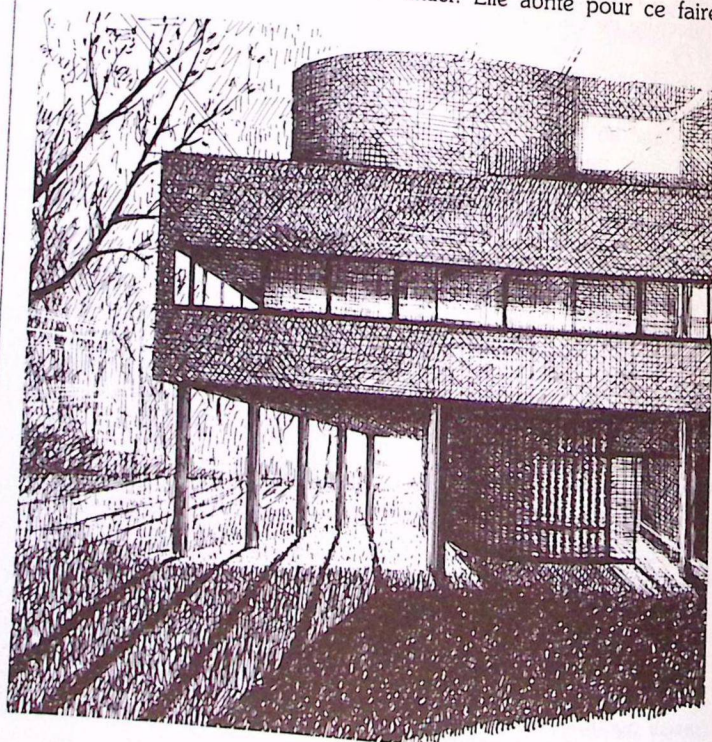
Si la plupart d'entre-nous ont eu l'occasion d'observer une mare, un bassin, une pièce d'eau, un ruisseau et de contempler la vie intense qui les habite, il est plus rare de pouvoir apprécier un véritable jardin aquatique dont l'aménagement est le fruit d'une étude approfondie, d'une création artistique, voire même d'une philosophie de la vie. Telle est en tout cas le message de Jean-Marie JURDANT, auteur d'un livre splendide de 320 pages, véritable bible sur le sujet, illustré de photographies en couleur d'une grande qualité également de sa main.

L'ouvrage se veut un message d'espoir.

Ecologiste convaincu, Jean-Marie Jurdant veut nous inciter à retrouver notre équilibre en communiant avec la nature au sein d'un jardin aquatique dont l'exemple parfait est le jardin japonais, lieu de méditation et de recueillement et point de départ de la démarche de l'auteur.

En effet, après avoir parcouru le monde à la recherche et à l'identification des multiples plantes aquatiques, Jean-Marie Jurdant décida de créer à Limal le *Musée Vivant de la Plante Aquatique*, où il les acclimata à nos régions en assurant leur culture et leur commercialisation par une société familiale : Jiffy Plant International.

L'a.s.b.l. du Musée s'est assigné comme mission la sauvegarde de la flore aquatique du monde entier. Elle abrite pour ce faire



Vient de paraître



Dans plus de 6.000 mètres carrés de bassins et un jardin de méditation japonais, non seulement plus de 450 espèces de plantes aquatiques rustiques et tropicales, mais aussi une microfaune diversifiée, des volatiles aquatiques et une remarquable collection de carpes japonaises « koï » aux mille couleurs.

C'est toute l'expérience de l'auteur dans cette exploitation et lors de ses pérégrinations dans le monde qui nous est révélée dans cet ouvrage qui contient une partie technique primordiale, car elle nous explique en détail comment aménager un vrai jardin aquatique.

Toutes les phases de construction, les types de matériau, les données techniques et scientifiques, y compris un chapitre consacré entièrement à la faune et à la microfaune des jardins, sont décrites minutieusement et illustrées de photos. Enfin, pas moins de 170 pages de photographies de toute beauté nous régaleront du festival de couleurs de centaines de plantes, plus belles les unes que les autres.

N'hésitez pas à acquérir ce livre qui vaut ses 3.600 F frais de port inclus auprès des Editions VANDER, Avenue des Volontaires 321 à 1150 Bruxelles ou du Musée Vivant de la Plante Aquatique, rue de Grimohaye 63 à Limal par versement sur le compte 271-0166333-10, et ne manquez pas de visiter celui-ci, ouvert du 1^{er} avril au 30 octobre, de 10 à 17 heures. Prix d'entrée : 120 F. Visites guidées à partir de 15 personnes. (tél. 010/41.42.31).

**

LES JARDINS AQUATIQUES

Jean-Marie Jurdant

Un rêve,
Un défi,
Une découverte!

Histoire d'Uccle, une commune au fil du temps

Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle a eu la bonne idée de remettre en chantier l'ouvrage épuisé « Evolution territoriale d'Uccle » datant de 1958. Le nouveau livre, revu par une équipe de spécialistes, Messieurs P. Ameeuw, M. Maziers, J. M. Pierrard et F. Varendonck est de présentation très soignée et comporte dans ses 128 pages

une importante illustration souvent inédite. Il est complété par une chronologie reprenant les dates principales de l'histoire uccloise et par une bonne bibliographie.

L'ouvrage peut être obtenu au prix de 200 F, majoré de 50 F en cas d'envoi au siège du Cercle, rue Robert Scott 9 à 1180 Bruxelles ou par versement au compte 000-0062207-30 avec la mention « Histoire d'Uccle ».

**

Vient de paraître



Cyclotourisme en Belgique, 1000 km de chemins royaux

Un guide particulièrement original vient de sortir de presse, édité conjointement par le Touring Club de Belgique et les Editions Duculot. Les auteurs, les journalistes Gérard de Selys et Anne Maesschalk proposent vingt promenades cyclistes en Belgique, se déroulant uniquement le long de chemins de halage. Idée merveilleuse s'il en est de parcourir au fil de 21 voies navigables les plus beaux paysages de notre pays, sur des circuits où le vélo est roi puisque la circulation automobile y est interdite.

Chaque itinéraire est d'une longueur entre 20 et 70 km mais permet des trajets de raccourci plus importants au gré de la fantaisie du promeneur. Ce guide fort agréable accompagné de cartes raconte également l'histoire méconnue de l'aménagement et le creusement des canaux en Belgique.

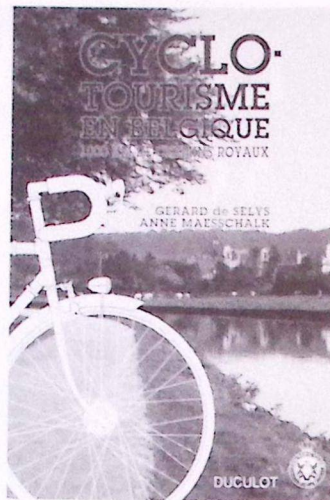
Pour le prix modique de 475 F, les amateurs de sites originaux et de paysages insolites seront séduits. En vente dans toutes les librairies.

**

Petits métiers des Marolles

« C'était au temps où Bruxelles criait », dit l'excellente préface de Jean d'Osta dans le dernier-né des publications du Cercle d'histoire et d'archéologie « Les Marolles ».

Sous la plume tour à tour alerte, grave et touchante de Gustave ABEELS nous découvrons les mille et un petits métiers exercés par les habitants du quartier le



plus populaire de Bruxelles et dont la plupart ont progressivement cessé leur activité au début des années soixante avec l'amélioration des conditions sociales et du niveau de vie de la population.

Gustave Abeels a retrouvé certains de ces personnages typiques hauts en couleur, connus uniquement par leur surnom, ou a recueilli précieusement les souvenirs des Marolliens.

Qui, parmi les vrais bruxellois ne se souvient des cris « Vodden en biene », « scheiresliep », « Vessen Hollandsen haring » que j'ai entendus quand j'étais « ketje » dans les années 50?

Savez-vous que le dernier allumeur de réverbères (lanteirmann) a pris sa retraite en 1965? Si les marchands de « crèmes à la vanille » de « caricoles », de moules, de fleurs, de quatrains s'installent encore au coin des rues, combien de ces métiers des gagne-petit ont-ils disparu, tous plus pittoresques les uns que les autres? Où sont passés les marchands de « co-

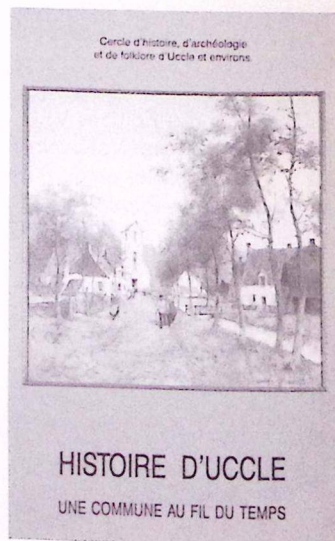
co », de « velle » (peaux de lapin), de « zoevel », les canneurs de chaises, les colleurs de sachets en papier, loueurs de chaises?

Merci, Gustave Abeels de nous rappeler tout cela dans ce petit livre merveilleux de 93 pages très bien illustré, disponible au prix de 500 F, majorés de 40 F en cas d'expédition, par versement sur le compte 001-1617957-73 du Cercle, rue des Tanneurs 65 à 1000 Bruxelles.

**

Le ticket combiné du Champ de Bataille est né

Notre Fédération, le Musée provincial du Caillou, le Musée de Cires, le Musée Wellington, le Panorama de la Bataille de Waterloo, les Syndicats d'Initiative de Braine-l'Alleud, Genappe et Waterloo ont présenté à la presse le 1^{er} juin dernier, dans le cadre du « Bivouac de l'Empereur », et en présence de nombreuses personnalités, un nouvel



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

outil de promotion touristique : le ticket-combiné du Champ de Bataille.

Lors de son allocution notre Président, Monsieur Didier ROBER, député permanent, rappela tout d'abord les récentes réalisations de notre Fédération pour le Site, en étroite collaboration avec les Administrations communales, les Syndicats d'Initiative, les musées, associations et groupements : création en 1981 de la « Promenade 1815 », ensemble de circuits pédestres et cyclistes, naissance en 1986 de l'A.S.B.L. « Champ de Bataille de Waterloo - 1815 » et publication en septembre dernier de la brochure générale « Waterloo 1815 » destinée à la promotion à l'étranger.

Monsieur ROBER mit l'accent à juste titre sur l'importance particulière de la création de ce ticket-combiné. En effet, il n'existait pas, à ce jour, comme c'est déjà le cas à l'étranger pour certaines entités touristiques, de ticket-combiné pour les principales attractions du Champ de Bataille que constituent le Musée de Cires, le Panorama de la Bataille, le Musée Wellington et le Musée provincial du Caillou. Réaliser ce ticket n'était d'ailleurs pas chose facile en raison notamment des tarifs différents pratiqués dans ces musées.

Trois séries de tickets numérotés ont été tirées. La 1^{re} série, de couleur rouge, d'un montant de 160 F, est destinée aux adultes. La 2^{me} série, de couleur bleue, d'un montant de 140 F, s'adresse aux étudiants, aux militaires et aux seniors. La 3^{me} série, de couleur jaune, d'un prix de 90 F, est réservée aux enfants de 6 à 12 ans.

Les bénéfices réalisés par les acheteurs des tickets seront donc respectivement de 30 F pour les adultes et de 20 F pour les deux autres tickets.

Les tickets-combinés peuvent être obtenus auprès des musées concernés et dans les bureaux des Syndicats d'Initiative de Braine-l'Alleud, de Genappe et de Waterloo.

**

G.M.

Concours Godecharle en faveur d'artistes belges: sculpteurs, peintres et architectes.

La Commission provinciale des fondations de bourses d'études du Brabant organisera en 1989 les prochains Concours Godecharle ouverts aux sculpteurs et peintres belges âgés de moins de 28 ans au 1^{er} janvier 1989 et aux architectes belges âgés de moins de 30 ans à la même date.

Les Concours donneront lieu à l'attribution par la Commission de trois bourses de 75.000 francs par an pendant deux années consécutives pour des voyages et séjours d'études à l'étranger. Les lauréats des concours auront dû témoigner par leurs œuvres et travaux qu'ils auront soumis aux jurys des concours qu'ils sont doués « d'une aptitude remarquable donnant des espérances fondées d'un grand succès ».

Les artistes qui désirent prendre part aux Concours Godecharle 1989 doivent adresser leur demande de participation à la Commission avant le 31 décembre 1988.

Les intéressés recevront un exemplaire du règlement et une formule de demande de participation, sur demande adressée au secrétariat de la Commission, Place de la Vieille Halle aux Blés, 30, à 1000 Bruxelles.



Lors de la présentation à la presse du « ticket-combiné » du Champ de Bataille dans la salle des Drapeaux du Bivouac de l'Empereur, on reconnaît, de gauche à droite, les partenaires et auteurs du ticket entourant notre Président, Monsieur Didier ROBER, député permanent : Jean Verhulst, S.I. Genappe; Francis Persoons, S.I. Waterloo; Edouard Brassine, Musée de Cires; Marthe Debongnie, Musée Wellington; Fabienne Mariën, S.I. Braine-l'Alleud; Christian Courtoy, Musée provincial du Caillou et André Charlier, Panorama de la Bataille.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS



Inauguration d'une nouvelle plaque commémorative sur le site du Champ de Bataille 1815.

Fondée à Paris en 1982, l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens a un triple objectif :

- la protection, la restauration et l'entretien des monuments, sépultures et sites napoléoniens;
- l'érection de monuments et plaques commémoratives se rapportant à l'histoire napoléonienne.
- l'étude de la vie et de l'œuvre des personnages de cette his-

toire et de leur famille, ainsi que la sauvegarde de leur souvenir.

Concrètement, cette association agit de deux façons, soit en entreprenant elle-même des travaux de conservation et de restauration en fonction de ses moyens, soit en informant les administrations concernées des réfections à apporter aux monuments en péril.

Très dynamique, la délégation belge sous l'impulsion de la famille Richard a déjà mené de nombreux projets à terme dont plusieurs concernent le Champ de Bataille 1815.

En 1988, après avoir organisé

une exposition sur les Monuments napoléoniens en Europe au Musée provincial du Caillou, l'Association a inauguré, ce 4 juin, une nouvelle plaque commémorative à la ferme de Gémioncourt à Baisy-Thy en présence de Monsieur André Jandrain, bourgmestre de Genappe.

D'une grande sobriété, cette plaque apposée à l'entrée de la ferme est dédiée à la Mémoire des soldats de la Grande Armée tombés durant la Bataille des Quatre-Bras.

Celle-ci eut lieu le 16 juin lorsque les troupes du maréchal Ney arrivèrent devant les Quatre-Bras où l'infanterie anglo-hollandaise occupait déjà les grandes fermes environnantes dont celle de Gémioncourt. Ces fermes furent prises et reprises tout au long de cet après-midi particulièrement meurtrier.

Pour tout renseignement complémentaire au sujet des projets, initiatives et réalisations de l'A.C.M.N., adressez-vous à Monsieur Christian RICHARD, rue d'Albanie, 68 à 1060 Bruxelles.

C.A.

**

A Calevoet, le moulin tourne à nouveau

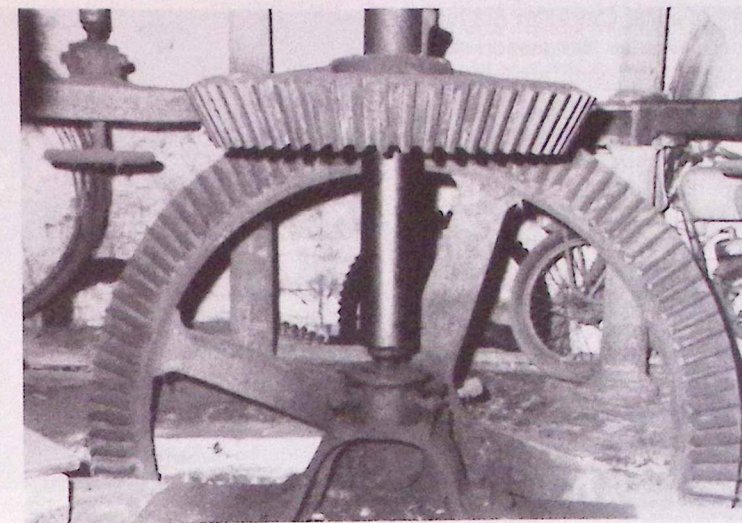
par Patrick AMEEW.

Le 25 septembre 1988, le Cercle d'histoire, de folklore et d'archéologie d'Uccle et environs marquera par des festivités la restauration du « Nieuwen Bauwmolen », appelé aussi « Moulin Crockaert ».

En effet, son actuel propriétaire, Monsieur Verstichel, a récem-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

ment entrepris de restaurer la machinerie, toujours complète, du moulin. Celui-ci est un des derniers à subsister à Uccle. L'endroit était jadis particulièrement riche en moulins, établis le long des trois ruisseaux qui le traversent : l'Ukkelbeek (avenue De Fré et rue de Stalle), le Gelechtsbeek, ou Linkebeek (aux confins d'Uccle et de Linkebeek). La plupart d'entre eux ont hélas disparu, laissant parfois un nom de rue, comme la vieille rue du Moulin, près de la place Saint-Job. D'autres ont pu préserver tout ou partie du bâtiment, comme le moulin de Neckersgat, classé depuis une quinzaine d'années. Mais un seul abrite toujours sa machinerie. C'est le Nieuwen Bauwmolen. Il est situé au numéro 9 de la rue de Linkebeek, le long du ruisseau du même nom, là où celui-ci fait la frontière entre Uccle et Linkebeek, non loin par ailleurs des communes de Beersel et de Drogenbos.

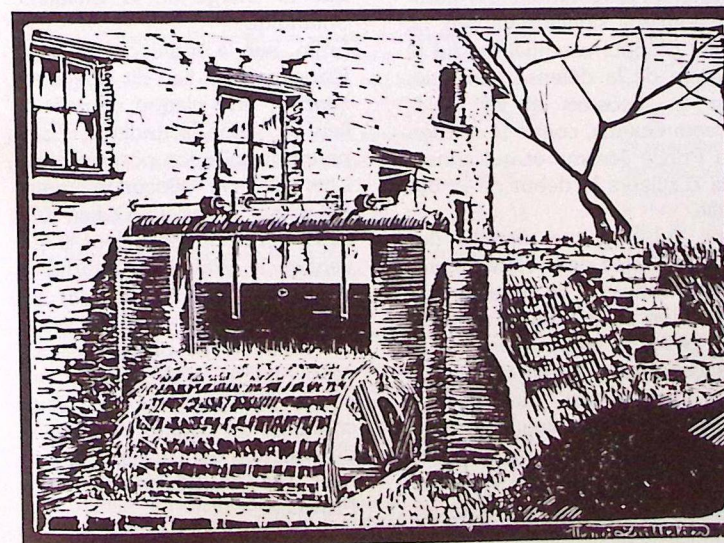


Le lieu s'appelait autrefois hameau de Calevoet. On dit aujourd'hui puits ou fond de Calevoet, pour éviter la confusion avec le quartier de la gare d'Uccle-Calevoet, situé plus au Nord. L'ancien hameau était traversé depuis 1740 par la chaussée d'Alsemberg. Outre quelques

maisons, dont le moulin, il comprenait une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Consolation, où l'on pouvait dire la messe. Le sanctuaire a été démoli au début du siècle dernier, mais une chapelle plus modeste, sise le long de la chaussée, en conserve le souvenir.

Dès 1476, il est fait mention d'un moulin à papier à Calevoet.

Au début du XVIII^e siècle, la construction, apparemment vétuste, fait place à un nouveau bâtiment, d'où le nom que porte toujours le moulin : « Nieuwen Bauwmolen ». Il aurait à cette occasion été converti en moulin à grains. Des témoignages attestent néanmoins qu'à la fin du siècle, il était affecté à la fabrication du papier. En tout état de cause, il se vit converti, ou reconverti, à la meunerie au milieu du XIX^e siècle. A la même époque, il passa dans le patrimoine



Le Nieuwen Bauwmolen (Moulin Crockaert).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

de la famille Crockaert qui lui a donné l'autre désignation sous lequel il est connu aujourd'hui : « Moulin Crockaert ».

Après avoir connu par la suite différents propriétaires, le moulin appartient depuis 1937 à la famille Verstichel, dont un membre, comme il a été dit au début de cet article, a mené la réfection complète. Celle-ci s'est déroulée plus longtemps que prévu, en raison des difficultés rencontrées lors du remplacement de l'axe (en acier) de la machine.

Aujourd'hui, c'est chose faite, le moulin est en parfait état de marche et peut à nouveau moudre le grain.

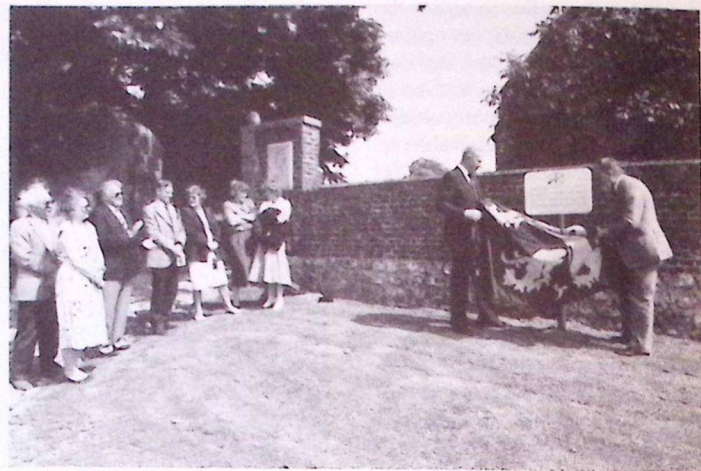
Les personnes présentes à l'inauguration du 25 septembre pourront se procurer des sachets contenant de la farine, non blutée, sortie des meules de Calevoet.

Les festivités commenceront, à 15 heures, par une cérémonie officielle à laquelle participeront les autorités municipales d'Uccle, ainsi que des représentants des communes de Linkebeek, Beersel et Drogenbos. Plus tard, danseurs et musiciens agrémenteront cette après-midi qui se déroulera sous le signe du folklore local.

**

Les points-clés de la bataille de Waterloo sont à nouveau balisés

C'est le 11 juin dernier, à quelques jours de la reconstitution historique de la Bataille de Waterloo, devant les murs de la ferme d'Hougoumont que furent inaugurées par notre Fédération et le Waterloo Committee une série de cinq plaques apposées



près des 5 points-clés de la Bataille du 18 juin 1815.

Ces cinq points d'implantation choisis par nos deux associations, sont judicieusement déterminés grâce à leur importance particulière dans le déroulement des combats et firent déjà l'objet d'une première signalisation en 1975.

La plaque placée devant la ferme d'Hougoumont est particulièrement significative, en ce point d'appui essentiel qui fut le théâtre de la défense héroïque, par les Ecossais et les Coldstream Guards, contre la division du Prince Jérôme et qui constitua d'ailleurs le début de la bataille.

Une autre plaque rappelle devant la Ferme de la Haie Sainte, sur la Chaussée de Charleroi de la Légion allemande du Roi qui dut céder la place à l'Infanterie française vers 18 heures.

Sur le chemin des Vertes Bornes, une 3^{ème} plaque évoque les attaques répétées de la Cavalerie française, puis de la Garde Impériale contre l'Infanterie des Alliés.

Notre Président et le Comte Snoy et d'Oppuers, Président du Waterloo Committee dévoilent la plaque commémorative devant la ferme d'Hougoumont.

Une 4^{ème} plaque, sur la route pavée vers la Ferme de la Papelotte, rappelle le souvenir de la première attaque des Français contre l'Infanterie écossaise ainsi que la charge de la Cavalerie britannique.

Enfin, sur la route qui mène à Plancenoit, au lieu-dit « Belle Alliance », une plaque rappelle le lieu où, selon la tradition, l'Empereur installa son observatoire. Lors de son allocution, notre Président, Monsieur Didier ROBER, remercia pour leur intervention le Waterloo Committee ainsi que le Commissariat au Tourisme grâce auxquels notre Fédération a pu placer ce nouveau matériel d'information qui aidera les touristes à mieux connaître le Champ de Bataille de Waterloo qui constitue le premier site touristique de notre Province.

G.M.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1988

BRUXELLES : Au Musée Royal de l'Armée, section Air et Espace (Parc du Cinquantenaire) : Exposition « Des Affiches pour des Aviateurs ». Ouverte tous les jours sauf le lundi de 9 h à 12 heures et de 13 h à 16 h 30 (jusqu'au 18 septembre).
Au Jardin des Plantes Médicinales de l'U.C.L., avenue Mounier : Exposition « Jardin de sculptures » Tél : 02/764.41.55 (jusqu'au 5 octobre).

BRUXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique, place des Martyrs, 22 à 20 heures : « Le Bourgeois Gentilhomme » de Molière et Lully (jusqu'au 30 septembre).
Au Théâtre du Résidence Palace, rue de la Loi, 155 à 20 h 30 : « Le Roi se meurt » d'Ionesco avec Annie Girardot. Relâche les dimanche et lundi (jusqu'au 25 septembre).

IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture, rue de l'Ermitage, 55 : Expositions « Pierres et Marbres de Wallonie » et « Paul Stermfeld : photographies d'un architecte, 1975-1985 ». Ouvert du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures et le week-end de 11 h à 19 heures (jusqu'au 23 octobre).

LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de l'Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art de l'U.C.L., place Blaise Pascal, 1 : Exposition « Jean Genet » en rapport avec la pièce de théâtre « Le Funambule » jouée au Théâtre Jean Vilar (jusqu'au 30 septembre); Expositions « Arts tardif et chrétien d'Egypte » et « Rétrospective de l'œuvre de Mig Quinet ». Le Musée est ouvert du lundi au vendredi de 10 à 18 heures, le dimanche de 14 à 18 heures. Fermé le samedi (jusqu'au 23 octobre).

TUBIZE : Au Musée de la Porte, rue de Bruxelles, 64 : Exposition « Un Canal, des Usines, des Hommes » organisée par l'A.S.B.L. La Fonderie. L'exposition est ouverte le mardi de 9 h 30 à 11 h 30, les mercredi et vendredi de 15 à 17 heures, le jeudi de 18 h 30 à 20 heures et les week-ends de 10 h à 12 heures et de 14 h à 18 heures. Pour les écoles, en dehors de ces heures d'ouverture, tél. au 02/355.55.39 (jusqu'au 2 octobre).

VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou : Exposition « Les généraux belges au service de la France durant la Révolution et le Premier Empire » organisée par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes. L'exposition est ouverte tous les jours de 10 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 18 heures, sauf les lundis (jusqu'au 18 septembre).

VILLERS-LA-VILLE : A la Maison de la Porte, au S.I. de Villers-la-Ville - Porte de Bruxelles : Exposition des œuvres de Charles Delporte. Ouvert tous les jours, de 15 h à 18 heures (jusqu'au 30 septembre).

WATERLOO : Au Cercle artistique communal, 140, avenue Belle Vue : Exposition des œuvres du peintre Delcourt. Ouvert du mardi au vendredi de 14 h à 19 heures, le weekend de 10 h à 12 heures et de 14 h à 19 heures. Fermé le lundi (jusqu'au 25 septembre).

14 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 20 heures : Concert par Jozef Sluys (orgue) dans des œuvres de J.S. Bach et C. Ph. Em. Bach.
Au Théâtre Royal des Galeries, Galerie du Roi, 22 h à 20 h 15 : « Une bonne bonne, ça ne pousse pas sur un arbre, n'est-ce pas! » de Roland Millar, adaptation de Jacques Joël. Représentation à 15 heures le dimanche (jusqu'au 2 octobre).

15 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts (Salle Henry-le-Bœuf), à 20 heures : Orchestre National de Belgique et Lauréat du Concours Reine Elisabeth 88 de chant dans des œuvres de Vic Zegley, Schubert-chant.
A la Galerie Fontainas, 4A Cité Fontainas (avenue de la Porte de Hal à 1060 Bruxelles) : Exposition des œuvres de Christine Nicaise. Ouvert du mercredi au samedi de 15 h à 19 heures (jusqu'au 29 octobre).
NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. dans des œuvres de Wagner, Brahms, Tchaikowsky (2^{ème} Festival Musical de Nivelles).

OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique, à 20 h 15 : « La Revue 88 » du Théâtre des Galeries (jusqu'au 17 septembre — le 18 septembre à 16 heures).

16 BRUXELLES : Fêtes de l'Ilot Sacré. Egalement les 17 et 18 septembre. Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : Exposition « Chine, Ciel et Terre, 5000 ans d'inventions et de découvertes ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 17 heures; le mercredi jusque 22 heures (jusqu'au 15 janvier).

NIVELLES : Au Waux-Hall : Exposition « Les Communes hennuyères au XVI^e siècle dans les albums de Croy. Ouvert du lundi au vendredi de 13 h à 18 heures et le samedi de 9 h 30 à 12 h 30 (jusqu'au 29 septembre).

VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou : Conférence avec projection de diapositives « Le Général Jean-Dieudonné LION » par Jean-Jacques PATTYN à 20 heures. Réservation au 02/384.24.24. ou 010/41.60.72. (entrée gratuite).

17 BRUXELLES : A la Grand-Place : 4^e Grande Kermesse brabançonne et 3^{ème} Festival International de Musique Mécanique (stands de dégustation, orgues ambulants, orgues mécaniques lourds installés sur ou à proximité de la Grand-Place) organisés par la Province de Brabant (de 10 h 30 à 24 heures). Egalement le 18 septembre de 10 h 30 à 19 heures.

HOEILAART : Fêtes du Raisin. Egalement les 18 et 19 septembre.

NIVELLES : A la Grand-Place : Foire Médiévale organisée par la Confrérie del Tarte al Djote (à partir de 9 heures).

18 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 10 heures : Concert donné par la Jeugdakademie Resonans.
Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) à 15 heures : Visite commentée par J. Guisset : « Les manufactures de Tournai ».

19 BRUXELLES : A la Place de la Monnaie, à 20 heures : Concert donné par la Phalange Artistique.

20 ANDERLECHT : Marché annuel.

BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier), à 20 h 15 : « Kean » d'Alexandre Dumas et Jean-Paul Sartre (jusqu'au 7 octobre).

21 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 20 heures : Concert donné par Armin Schoof (Saint-Jakobi Lübeck) (orgue) dans des œuvres de Buxtehude, J.S. Bach, Disler et Improvisations.

23 BRUXELLES : Salle des Métiers d'Art, rue du Marché-aux-Herbes, 61 : Exposition « The European Coffee Cup ». Ouvert du lundi au vendredi de 11 h à 17 heures et le samedi de 14 h à 17 heures (jusqu'au 8 octobre).

GENAPPE : Les journées Louis XI. Egalement les 24 et 25 septembre. Pour plus de détails, voir l'article de Luc Pottiez.

NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : « Tailleur pour Dames » de Georges Feydeau par le Théâtre Royal du Parc. Egalement le 24 septembre.

WATERLOO : Au Waterloo Tennis (5, boulevard H. Rodin), à 17 heures : « Waterloo Prestige '88 » organisé par l'Académie pour le Haut Commerce à Waterloo. Renseignements : Waterloo Prestige - tél : 02/353.07.77.

WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Fêtes romanes (poésie et chansons françaises, spectacles populaires, artisanat, petite restauration, marché du livre, etc.). Egalement les 25, 26 et 27 septembre.

24 ITTRE : Ducasse de la Saint-Rémy : Sortie des géants, échoppes, brocante, stands d'information entourant la place. Des jeux et animations diverses sont proposés à un large public avec une attention toute particulière pour les enfants.

OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique, à 20 h 15 : l'Orchestre Philharmonique de Liège et de la Communauté française dans des œuvres de Smetana, Grieg et Beethoven. (Festival de Wallonie). Dans le cadre des Fêtes de Wallonie : concert à 22 heures par la Philharmonie Royale Concordia (sous chapiteau).

WAVRE : Nombreuses animations dans le cadre des Fêtes de Wallonie. Egalement le 25 septembre. Renseignements : Syndicat d'Initiative - tél : 010/22.74.44.